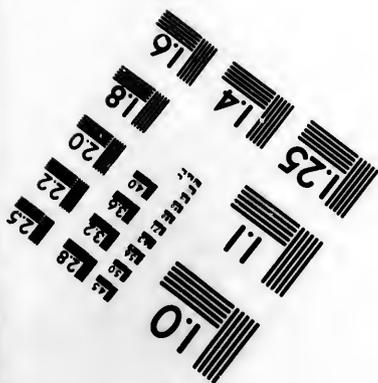
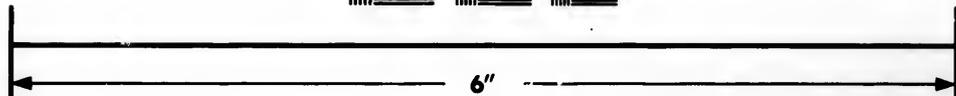
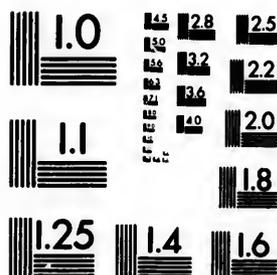


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

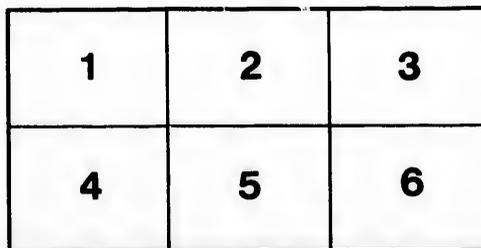
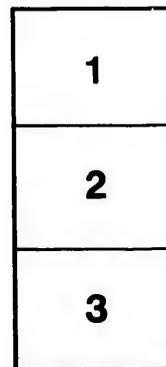
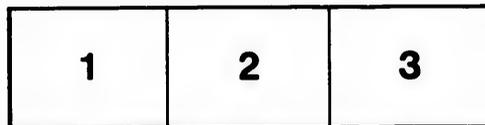
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

e
étails
s du
modifier
r une
l'image

es

errata
to

pelure,
on à



L

L

P

L E T T R E S

DE MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME SECONDE.

L

I

P

De

Nou

Chez

—

LET TRES

DE MADAME

LA MARQUISE

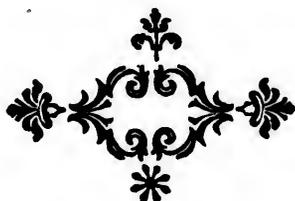
DE

POMPADOUR.

Depuis 1746 jusqu'à 1762.

TOME SECONDE.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.



A L O N D R E S,

Chez G. OWEN, Fleet Street, & T. CADELI,
dans le Strand.

M. DCC. LXXIV.

L

17
Let. I

Let. I

17
Let. I

Let. I

Let. I

Ma

Let. I

Let. I

Let. I

Lét, I

17

Let L

17

Let X

Let. X

Let. X

Let. X

Let. X

Let. X

17

Let. X

17

Let. X

Let. X

17

To

T A B L E.

TROISIEME PARTIE.

<p>LETTRE LXXVIII. <i>Au Duc de MIREPOIX.</i> 1753. Pag. 1 Let. LXXIX. <i>Au même.</i> 1753. 4 Let. LXXX. <i>A Mad. la Maréchale d'ETRÉES.</i> 1754. 6 Let. LXXXI. <i>A M. BERRIER.</i> 10 Let. LXXXII. <i>A M. DIDEROT.</i> 13 Let. LXXXIII. <i>A la Marquise de BRETEUIL.</i> <i>Mars, 1754.</i> 14 Let. LXXXIV. <i>A la Comtesse de BRANCAS.</i> 18 Let. LXXXV. <i>Au Duc de MIREPOIX., 1755</i> 23 Let. LXXXVI. <i>Au même, 1755.</i> 26 Let. LXXXVII. <i>Au même Juin, 1755.</i> 27 Let. LXXXVIII. <i>A la Duchesse d'AIGUILLON.</i> 1755. 30 Let LXXXIX. <i>A la Duchesse de CHAROST.</i> 1755. 32 Let XC. <i>Au Marquis d'ALBRET, 1755.</i> 37 Let. XCI. <i>Au Comte d'AFRI, 1755.</i> 39 Let. XCII. <i>A Mad. DUBOCAGE.</i> 42 Let. XCIII. <i>A M. ROUILLE, 1756.</i> 44 Let. XCIV <i>Au Maréchal. de BELLISLE, Mars,</i> 1756. 46 Let. XCV. <i>A. la Maréchale D'ETRÉES, Mars,</i> 1756. 51 Let. XCVI. <i>Au Duc de BOUFLERS, 1756.</i> 53 Let. XCVII. <i>Au Comte de TRESSAN, 6 Mai,</i> 1756. 55</p>	<p>Tome II. à iij</p>
--	--

Let. XCVIII. <i>Au Marquis de la GALISSO-</i>	
<i>NIERE. Mai, 1756.</i>	57
Let. XCIX. <i>Au Comte de STAREMBERG, Juin,</i>	
<i>1756.</i>	58
Let. C. <i>A la Comtesse de BRIENNE, Juillet,</i>	
<i>1756.</i>	60
Let. CI. <i>Au Duc de BOUFLERS, 1756.</i>	62
Let. CII. <i>Au Comte. d'AFRI, 1756.</i>	64
Let. CIII. <i>A la Comtesse de BASCHI. Janvier,</i>	
<i>1757.</i>	69
Let. CIV. <i>A la Maréchale d'ETRÉES, Août,</i>	
<i>1757.</i>	71
Let. CV. <i>Au Maréchal de SOUBISE. Novembre,</i>	
<i>1757.</i>	74
Let. CVI. <i>A la Comtesse de BASCHI, 1757.</i>	77
Let. CVII. <i>Au Maréchal de NOAILLES, 1758.</i>	
	80
Let. CVIII. <i>Au Duc de BOUILLON, 1759</i>	83
Let. CIX. <i>A M. DUCLOS, Secrétaire de l'Ac-</i>	
<i>démie Française.</i>	86
Let. CX. <i>Au Duc de BROGLIE, Mars, 1759,</i>	88
Let. CXI. <i>A la Maréchale de CONTADES, Août,</i>	
<i>1759.</i>	90
Let. CXII. <i>Au Maréchal de BELLISLE 1759,</i>	
	95
Let. CXIII. <i>Au Duc de RICHELIEU.</i>	95
Let. CXIV. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	98
Let. CXV. <i>A la même.</i>	102
Let. CXVI. <i>Au Marquis de BEAUFORT, 1760.</i>	
	105
Let. CXVII. <i>Au Marquis de CASTRIES, No-</i>	
<i>vembre, 1760.</i>	107
Let. CXVIII. <i>Au Comte d'AFRI, 6 Novembre,</i>	
<i>1760.</i>	109
Let. CXIX. <i>Au Duc de WURTEMBERG, 1760.</i>	
	111

Let. CX
 Let. CX
 Let. CX
 Let. CX
 Let. CX
 Q
 Let. CX
 Let. CX
 276
 Let. CX
 176
 Let. C
 Let. CX
 Let. C
 176
 Let. C
 176
 Let. C
 Let. C
 176
 Let. C
 176
 Let. C
 17
 Let. C

1130-	Let. CXX. <i>Au Duc de BELLISLE.</i>	112
57	Let. CXXI. <i>A la Comtesse de BASCHI, 1760.</i>	116
Juin,	Let. CXXII. <i>A la même, 1760,</i>	119
58	Let. CXXIII. <i>Au Cardinal de B*.</i>	122
juillet,	Let. CXXIV. <i>Au Comte de St. FLORENTIN.</i>	125
60		125
62	Let CXXV. <i>A M. de BUSSI.</i>	127
64		

QUATRIEME PARTIE.

	Let. CXXVI. <i>A M. BERRIER, 1761.</i>	131
	Let. CXXVII. <i>A la Maréchale de BROGLIE,</i>	
	2761.	135
	Let. CXXVIII. <i>Au Maréchal de SOUBISE,</i>	
	1761.	137
	Let. CXXIX. <i>A la Comtesse de BARAIL.</i>	140
	Let. CXXX. <i>A M. de VOLTAIRE, 1761.</i>	142
	Let. CXXXI. <i>Au Marquis de BEAUSSAC,</i>	
	1762.	144
	Let. CXXXII. <i>Au Duc de FITZ-JAMES.</i>	
	1762.	147
	Let. CXXXIII, <i>Au Duc de NIVERNOIS, 1762.</i>	
		149
	Let. CXXXIV. <i>A la Comtesse de BASCHI,</i>	
	1762.	151
	Let CXXXV. <i>Au Maréchal de SOUBISE.</i>	155
	Let. CXXXVI. <i>Au Duc de CHOISEUL, 1762.</i>	
		158
	Let. CXXXVII. <i>A la Comtesse de BASCHI,</i>	
	1762.	162
	Let. CXXXVIII. <i>A Me. l'Abbesse de CHELLES,</i>	
	1762.	168
	Let. CXXXIX. <i>Au Duc de NIVERNOIS,</i>	
	1762.	170
	Let. CXL. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	172

1130-
57
Juin,
58
juillet,
60
62
64
vri
69
Août,
71
mbre,
74
7. 77
1758.
80
83
Aca-
86
9, 88
Août,
90
759,
93
95
98
102
760.
105
No-
107
abne,
109
760.
111

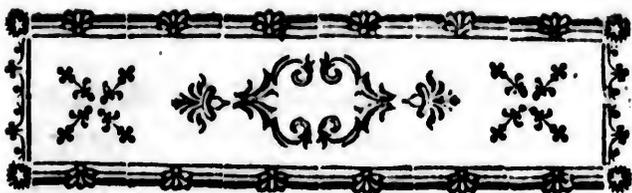
(VIII)

Let. CXLII. <i>Au Duc de NIVERNOIS</i> , 1762.	175
Let. CXLIII. <i>Au même</i> , 1762.	177
Let. CXLIII. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	181
Let. CLIV. <i>A la même.</i>	185
Let. CXLV. <i>A la même.</i>	189
Let. CXLVI. <i>Au Maréchal de NOAILLES.</i>	195
Let. CXLVII. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	200
Let. CXLVIII. <i>A la même.</i>	206
Let. CXLIX. <i>A la même.</i>	209
Let. CL. <i>A M. l'Arch. de Paris.</i>	203
Let. CLI. <i>Au duc de BROGLIE.</i>	216
Let. CLII. <i>A M. D'ALEMBERT.</i>	281
Let. CLIII. <i>A M. VOLTAIRE.</i>	220
Let. CLIV. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	224
Let. CLV. <i>A la même.</i>	228
Let. CLVI. <i>A la même.</i>	232
Let. CLVII. <i>A la même,</i>	235
Let. CLVIII. <i>A la même.</i>	238
Let. CLIX. <i>A Mad. de NEUILLY.</i>	241
Let. CLX. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	243
Let. CLXI. <i>A la même.</i>	245
Let. CLXII. <i>A la même.</i>	246

Fin de la Table de la quatrième & dernière Partie.

LETTRES

Au
Vo
me fo
vous
To



LETTRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE LXXVIII.

Au Duc de MIREPOIX. 1753.

Vos lettres, Monsieur le Duc,
me font toujours plaisir, comme
vous savez : j'aime beaucoup ces
Tom. II. A

761.
175
177
181
185
189
195
200
206
209
203
216
281
220
224
228
232
235
238
241
243
245
246

Partie:

TRES

petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées , parce qu'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les Anglois ne savent ni manger , ni vivre , ni travailler avec goût. Je vous plains sincèrement d'être obligé de vivre dans le pays du *Rosbif* & de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires ; il paroît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarrase est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand , dont la France soit coupable à leurs yeux , est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le Parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les Juifs , étonne toute l'Eu-

r
re
d
pa
bo
pe
da
ac
dif
qu
les
for
em
Fra
que
puir
tout
gue
Vou
des
mais
leur
le C
défa

rope: le vieux Maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des Israélites, les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets; c'est toujours un peuple à part, qui forme un Etat dans l'Etat, & à qui il ne faut accorder des privilèges qu'avec discrétion. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France fait depuis long-temps, que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre, & que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des Ministres du Roi George; mais nous ne le sommes pas de leur politique: ils ont, comme le Cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négociations;

c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être , & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.

L E T T R E L X X I X .

Au même 1753.

MAlgré toutes vos espérances & vos promesses , & les menfonges de la Cour de Londres , nous regardons la guerre comme inévitable , mais sans nous alarmer : tous les cœurs des Indiens en Amérique font pour nous ; nous avons des vaisseaux , une bonne armée & de bons amis. Milord Albemarle , qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique , a pourtant présenté un grand mémoire , où il se plaint que c'est à l'instigation des Français que les sauvages d'Amérique

attaquent sa nation. Il est triste que ce peuple sage ne puisse se faire aimer ; & il est honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de réponse sérieuse , & il n'en a pas eu. Monsieur l'Ambassadeur s'est encore plaint que la France construisoit des vaisseaux : cette plainte ne méritoit pas non plus de réponse sérieuse , & elle n'en a pas eu. Le Roi compte sur votre zèle , vos lumieres , & votre vigilance dans ce temps critique : voyez tout , observez tout , examinez tout. Les Anglois ne sont pas fins : je ne crois pas qu'ils puissent vous surprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la Duchesse (*) : c'est une femme que j'aime pour son esprit & la bonté de son cœur : ces caracteres sont rares dans son pays ;

(*) -- de Queensberry.

mais ils n'en font que plus estimables. Adieu, Monsieur le Duc; ayez soin de votre santé pour le service du Roi, & la satisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt: j'en serois bien aise, & j'en serois fâchée; car je n'aime pas la guerre: elle ne fait que très-peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je suis, &c.

LETTRE LXXX.

A Madame la Maréchale d'ETRÉES. 1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des Rois & des Grands est bien triste, & je m'imagine qu'un palefrenier est un peu plus heureux que son Maître. Qu'il faut payer cher la pom-

pe , la gloire & les magnifiques bagatelles que le peuple ignorant a la bêtise d'envier ! pour moi , je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables depuis que je suis ici : tout le monde tâche de me plaire , & presque tout le monde me déplaît : les plus brillantes conversations me donnent la migraine ; je bâille au milieu des fêtes , & j'éprouve sans cesse , qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut avaler le calice , tout dégoûté qu'il soit , puisque je l'ai voulu. Le Roi se porte bien , mais il s'ennuie tout comme les autres ; & les querelles du Clergé avec le Parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les Ministres se donnent la torture pour les accorder ; mais les Prêtres ne veulent pas reculer d'un

pas. Je ne faurois pourtant m'imaginer que leurs billets de confession soient bien nécessaires, ni que Dieu chasse de sa présence un honnête homme qui meurt sans leurs passe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils sont la plupart vains, ambitieux, mauvais sujets du Roi & mauvais serviteurs de Dieu. Mais leur crédit est malheureusement si grand par la sainteté de leur caractère & le beau prétexte de la Religion, qu'on se voit obligé de les ménager. Le Roi sent bien que le Parlement soutient les droits de sa Couronne contre le Clergé qui voudroit être indépendant : cependant il se trouve, pour ainsi dire, forcé de punir ses amis, & de caresser ses ennemis : voilà la condition de ces Dieux de la terre, qu'on adore & qu'on méprise en mê-

m
af
pa
la
ge
me
qu
pri
vou
cha
cel
de
con
lens
par
dre

me temps. Ces querelles ne vous affectent pas , ma chere amie , parce que vous êtes éloignée de la scene : mais moi , elles m'affligent , parce qu'elles affligent le meilleur des Rois. Prions Dieu qu'il inspire à ses Ministres l'esprit de paix & de charité. Avez-vous vu notre Comte (*), je l'ai chargé d'une petite affaire. Après celle-là , j'en ai encore une autre de la même importance , à lui communiquer. Je connois ses talens , & il en faut faire usage : parlez-lui : je vous embrasse tendrement.

(*) Le Comte de Valbelle.



LETTRE LXXI.

A M. BERRIER. ()*

NE parlons point de remerciement , Monsieur : si j'avois connu un plus habile homme que vous , je l'aurois recommandé. Témoignez votre reconnoissance au Roi , en faisant mieux que vos prédécesseurs : c'est le plus beau compliment & le seul que j'attends de vous. Il faut , sur-tout à présent , une grande intégrité & de grands talens pour un emploi de cette importance : c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens qui prétendent qu'il est impossible que

(*) D'abord Lieutenant de Police à Paris, puis Contrôleur-général, & enfin Secrétaire des affaires étrangères.

la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conserve long-temps. Ils disent encore que cela pourroit produire une révolution dans le Gouvernement ; que pour le moins l'autorité royale en souffriroit : qu'une marine & le grand commerce qui en est la suite , supposent la liberté des sujets , comme dans une monarchie mixte , telle que l'Angleterre , ou dans une république telle que la Hollande. Si cela étoit , il n'y auroit pas le petit mot à dire : je ne serois pas bien aise que le Roi descendît de son trône , & que , de maître absolu , il devînt le premier serviteur de l'État. Croyez - vous , Monsieur , que les Français soient faits pour la liberté , ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables ? Il me paroît que c'est une mauvaise excuse pour les Ministres

I.

mer-
avois
omme
man-
nois-
nieux
est le
e seul
faut ,
le in-
pour
nce :
a fait
pré-
e que

Paris,
rétaire

précédens , & elle n'en fauroit être une bonne pour leurs successeurs. Travaillez donc , Monsieur , avec zèle , & faites respecter le nom Français dans les deux mers. Votre département est le plus important , comme le plus difficile : qui commande à la mer , commande à la terre. Vous ferez étonné qu'une femme vous parle de tout cela ; mais ma situation est singuliere en tout , comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois , que les femmes peuvent avoir raison & donner de bons conseils : votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France , honorez-vous , honorez-moi. Adieu , Monsieur , je vous souhaite autant de bons succès , que vos ennemis & les miens vous en souhaitent de mauvais.

Je suis , &c.

LETTRE LXXXII.

A · M. DIDEROT.

Monsieur , je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce Livre des maximes contraires à la Religion & à l'autorité du Roi. Si cela est , il faut brûler le livre : si cela n'est pas , il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureusement ce sont les Ecclésiastiques qui vous accusent , & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne fais que penser sur tout cela , mais je fais quel parti prendre ; c'est de ne m'en mêler en aucune manière : les Prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous : on estime votre mérite , on honore votre

vertu. Sur ces témoignages qui vous sont si glorieux, je vous crois presque innocent; & je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. La prescription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le Livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, & détester l'hypocrisie & le faux zele, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile, &c.

LETTRE LXXXIII.

A la Duchesse de BRETEUIL.

Mars 1754.

JE vous dois une réponse, & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans

ce pays , où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte , je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amuse à me représenter comme une femme hautaine , intéressée , incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est : mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent , parce qu'ils sont injustes ; & peut-être m'affligeroient-ils davantage s'ils ne l'étoient pas : car en pareil cas , la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine , car je vis familièrement avec les personnes que j'estime : pour les autres , je ne me soucie pas de les fâcher , ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée , puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis , & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable

d'aimer le mérite, puisque je vous aime tendrement, & que je fais avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bienheureuse d'en avoir encore trouvé une nouvelle: mais savez-vous, Madame, que je suis dans une grande colère? Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la Reine? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous? Je devrois vous punir, & vous cacher ce qui est arrivé: mais mon cœur que je consulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée, & qui a réussi: sachez seulement que c'est une personne qui est toute à

vous , & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il est bon que vous veniez promptement remercier le Roi , & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec [*], noir comme un démon , haïssant comme Charles XII. les femmes & les plaisirs , mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la dernière guerre , & il est venu offrir ses services pour en faire autant aux Anglois à la première occasion , qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre pour aller souper , & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle Marquise , aimez tout le monde , & moi plus que tous les autres.

[*] Monsieur Courtin , fameux Partisan, .

 LETTRE LXXXIV.

A la Comtesse de BRANCAS.

VOUS m'avez fait rire avec votre petit Evêque : est - il donc bien vrai qu'il s'amusoit dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle Duchesse ? Je ne crois pas que ce soit là une fonction Episcopale : mais elle est agréable, & il seroit à souhaiter que les prêtres ne fissent jamais plus grand mal. Mais laissons là ce *révérend pere en Dieu*, parlons de nous, ma chere amie ; m'aimez-vous encore davantage que la semaine derniere ? Pour moi, je sens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'est nécessaire : je m'en-

nu
Qu
pré
pe
ils
J'ai
bea
teu
tes
que
faut
agre
me
cha
du
a un
tits
papi
chos
Maît
dant
faire
menc
de n

nuie quand je ne vous vois pas.
 Que ces méchans hommes qui
 prétendent que les femmes ne
 peuvent s'aimer, viennent à nous;
 ils en apprendront des nouvelles.
 J'ai beaucoup de connoissances,
 beaucoup de très-humbles servi-
 teurs & de très-humbles servan-
 tes, que je vois sans plaisir, &
 que je quitte sans regret. Il me
 faut un bon cœur & un esprit
 agréable comme le vôtre pour
 me plaire. Le Roi est allé à la
 chasse par le plus furieux temps
 du monde; il s'en moque, il
 a un corps de fer. Pour ses pe-
 tits Seigneurs qui sont faits de
 papier mâché, c'est toute autre
 chose; mais il faut suivre le
 Maître & paroître content. Pen-
 dant ce temps-là, comme il faut
 faire quelque chose, je me pro-
 mene dans ma galerie, je regar-
 de mes tableaux, je bâille &

j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse ? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire : il est étonnant que ce vieillard fasse des enfans si beaux , & si vigoureux. C'est un homme unique que ce Voltaire ; il n'y a personne qui sache mieux faire rire & pleurer.

Je vous prie, madame, de m'amener votre petite fille ; je veux la baiser & la marier, si vous le voulez bien : je l'aime beaucoup, parce que j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous ressemble. Mais j'entends du bruit : voici des importuns qui viennent me chercher pour un petit souper, & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaisir. Je la reprendrai demain.

En sortant du lit, je commence par vous souhaiter le bon

jo
nu
re
m
gi
fo
ci
fla
Ils
qu
loi
de
de
ma
des
au
av
rid
au
ad
ch
sou
ble
pr

jour. J'avois prévu que je m'en-
nuierois hier, & j'ai deviné jus-
re. Ah ! que les bienféances du
monde sont une chose bien ima-
ginée ! la compagnie ne me plai-
soit pas : c'étoit des gens fort
civils, très-fades, & dont les
flatteries faisoient mal au cœur.
Ils rioient de tous les bons mots
que je n'avois pas dit, & vou-
loient me persuader, en dépit
de moi-même, que j'avois envie
de briller avec eux. Croyez-moi,
ma chere, tous les flatteurs sont
des fots qui s'imaginent que les
autres leur ressemblent. Il y
avoit aussi de belles femmes, mais
ridicules, qui sembloient dire
aux hommes : *Voilà mon visage,*
admirez-le. Quel tourment, ma
chere Comtesse, que ces petits
soupers qu'on trouve si agréa-
bles & si délicieux ! Je suis
presque convaincue qu'il n'y a

personne qui n'ait envie de bâiller, lorsque tout le monde se recrie qu'il y a bien du plaisir. Pour moi, je n'y en ai point: mais en récompense, je ne manque jamais d'y attrapper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene, & que je souhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de bassesses particulières. J'écoute encore ceux qui me les racontent; mais je les méprise, & ils ne me plaisent plus comme autrefois; ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais, pourquoi ne me dites-vous pas de finir? Je m'imagine que ma lettre est longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais

la
Je
vo
m
do
Q
le
ne

V
ba
po
on
af
dé
év
de
ar
ils

la relire , mon dieu ! quel fatras !
 Je n'y trouve qu'une chose que
 vous approuverez : ce sont les
 marques d'amitié que je vous
 donne : tout cela est bon & vrai.
 Quant au reste , je vous conseil-
 lerois de ne pas le lire , si vous
 ne l'aviez déjà lu.

Je suis , &c.

LETTRE LXXXV.

Au Duc de MIREPOIX. 1755.

VOUS êtes, Monsieur l'Am-
 bassadeur , un charmant corres-
 pondant pour une femme : mais
 on a peur que vous ne soyez pas
 assez vigilant pour observer les
 démarches des Anglois. Il paroît
 évident qu'ils ont quelque grand
 dessein en vue : ils font de grands
 armemens dans tous leurs ports ;
 ils font passer en Amérique des

troupes & des munitions de toute espèce. Cependant on trouve extraordinaire que vous répétiez sans cesse dans toutes vos dépêches, que le Roi d'Angleterre est toujours notre ami, & qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez mieux que moi, que tout le secret de la politique est de mentir à propos, & que les Rois peuvent mentir comme les autres. Il seroit honteux que dans ces matières, un Français fût la dupe des Anglois, & j'ai bien peur que vous ne la soyez, à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a, par exemple, un certain Général Braddock qui a commencé les hostilités en Amérique; il est impossible qu'il ait osé agir sans ordre;

ordre ; & s'il en a reçu , vous voyez que vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes , & se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester où elles en sont : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir ; mais , en attendant , je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivoit , j'en serois très-affligée & pour vous , & pour moi ; car vous savez avec quel zèle j'ai toujours été & serai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur ; ayez soin de votre gloire & de nos intérêts.

Je suis , &c.

L E T T R E L X X X V I .

Au même. 1755.

Vous nous avez enfin trompé , Monsieur le Duc , parce que vous avez été trompé le premier ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le Roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste & digne du siècle d'Attila , sans que vous en ayez eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux Vaisseaux de guerre & plus de trois cents Vaisseaux marchands saisis au milieu de la paix & sans aucune déclaration de guerre. Après cela vanitez - nous encore la justice & l'humanité des Anglois. Le Roi a été surpris , & toute la Nation est indignée : jamais per-

fo
de
les
tré
re
Lo
leu
ren
ma
gl
les
av
alc
rat
mi

J
fie

sonne ne les auroit cru capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos Ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la Cour de Londres seront inutiles : les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du Roi , & pour suivre les formes de la justice même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération & le crime de ses ennemis.

.



LET TRE LXXXVII.

Au même. Juin, 1755.

JE pense, comme vous, Monsieur l'Ambassadeur, que vous
 B ij

ne pouvez plus rester décemment à Londres ; & on espère vous voir bientôt ici. Je ne fais pas quel sera l'événement de cette guerre ; mais si la fortune se met du parti de la justice , nous n'avons rien à craindre. Notre marine est , dit-on , sur un assez bon pied , & capable de faire tête aux Anglois : Dieu le veuille ! Cependant , malgré les promesses & la confiance de nos Ministres , le Roi n'est pas sans inquiétude , ni la nation non plus. C'est une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne semble pas l'élément des Français : on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas : quoi qu'il en soit , on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine Angloise, du nombre de leurs vaisseaux, de leurs matelots , de leurs trou-

pes de terre & de mer ; informez-vous avec adresse de leurs desseins , de leurs négociations avec les princes du continent , de leurs ressources & de leurs projets , &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre , & il y a beaucoup d'apparence ; de sorte que quelques pertes que nous fassions sur mer , le continent nous dédommagera ; & le pis aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle , par laquelle toutes les puissances , après s'être épuisées d'hommes & d'argent , se sont à-peu-près trouvées au même point d'où elles étoient parties ; car le temps de faire des conquêtes est passé. On croit que le Roi George s'est trouvé forcé de faire cette démarche violente , si contraire à sa gloire : les marchands de Londres , par

leur crédit , leur argent & leurs clameurs , menent leur Roi par le nez , & l'obligent à faire la guerre , quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez , Monsieur le Duc , qu'il y a des inconvéniens par-tout : dans les Monarchies absolues , les Rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les Monarchies mixtes , ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous , tâchons toujours de le faire , en aimant & en servant notre Roi & nos amis.

Je suis , &c.

LETTRE LXXXVIII.

A la Duchesse d'AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de M. de Montesquieu ;

c'étoit un grand homme & un bon citoyen ; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix ; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Castel se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien , comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je pense que les honnêtes gens & les gens de mérite le font , quoiqu'ils ne fassent pas tant de bruit que les autres , & qu'ils soient plus modestes , sans préjugés & sans fanatisme. Le Roi estimoit cet illustre mort , & il a été touché de sa perte. Ses petits ouvrages , comme le *Temple de Gnide* & autres , faisoient mes délices. Quant à son *Esprit des Loix* , je n'avois ni le temps , ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne con-

viennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laissé quelques papiers intéressans : je ne doute pas que vous n'en fassiez part au public , lorsque le temps aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis , fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre , & c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion , ne me refusez pas , Madame , le plaisir de vous obliger , &c.

L E T T R E L X X X I X .

A la Duchesse de CHAROST. ()*

1755.

Vous me demandez , Madame , ce que nous faisons à

(*) Dame d'honneur de la Reine.

Versailles : nous parlons de po-
 litique, nous battons les Anglois ;
 nous pensons aussi à la paix.
 Comme vous aimez ces matieres,
 & que j'en ai malheureusement
 la tête pleine, je m'en vais causer
 amicalement avec vous un quart-
 d'heure ; après quoi, ma belle
 Duchesse, vous irez à la Comé-
 die, si vous avez mal à la tête.
 Pour commencer, je vous dirai
 donc que le Roi est pacifique :
 il n'a jamais oublié les leçons que
 son Bifaïeul lui donna à ce sujet,
 lorsqu'il étoit encore enfant. Ce-
 pendant il se voit aujourd'hui
 forcé de tirer l'épée pour venger
 son honneur & celui de sa cou-
 ronne. Si on lisoit dans quelque
 histoire ces paroles : » Le Roi
 » de ce peuple saisit & confisqua
 » à son profit trois cens vaisseaux
 » d'une nation voisine qui trafi-
 » quoit en mer sous la protection

» des traités, & tous les hom-
« mes qui s'y trouvoient furent
» chargés de fers, & jettés dans
» des culs de basse-fosse : » on
demanderait aussi-tôt si cela ne
s'est pas passé parmi les Canni-
bales. C'est pourtant le Roi hu-
main d'une nation humaine, qui
a commis cette action. Il paroît
que les sauvages d'Angleterre
ont une justice comme une reli-
gion à part, ce qui ne les em-
pêche pas de réclamer pour eux
la justice générale. On dirait
néanmoins que ces hommes si har-
dis sont embarrassés dès le pre-
mier pas : ils cabalent beaucoup
dans le Nord pour nous chercher
des ennemis, & défendre le pays
d'Hanovre. Mais, à propos de ce
beau pays d'Hanovre, M. de
Maurepas disoit une fois pour
plaisanter, que c'étoit sans doute
par amitié pour les Français que

les Anglois avoient mis l'illustre
Maison d'Hanovre sur le trône,
& pris pour leur Roi le dernier
des neuf grands Vassaux du Saint
Empire Romain. Auparavant, ils
pouvoient presque dire qu'ils
n'avoient que la chute du Ciel
à craindre ; mais à présent, il
faut qu'ils viennent se battre sur
terre pour défendre les déserts
de ce misérable électorat : il faut
qu'ils s'épuisent par les guerres
& les alliances du continent,
jusqu'à ce qu'à la fin ils succom-
beront sous le poids de leurs
dettes & de leurs pertes. Le Roi
est résolu de donner aux Anglois
l'exemple de la justice & de la
modération. On leur demandera
la restitution de nos vaisseaux,
& sur leur refus, on fera usage
de la *derniere raison des Rois*. On
croit que les Hollandois accep-
teront la neutralité qu'on leur

offrira : leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion , & nous ne pensons pas du tout à envahir leur Isle : il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu , ma chere Duchesse ; je suis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme : mais pour moi , qui ai presque passé le temps de plaire , toute occupation m'est bonne , pourvu qu'elle m'empêche de bâiller , & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis , &c.



L E T T R E L C.

Au Marquis D'ALBRET. () 1755.*

Vous nous avez appris une bonne nouvelle ; cette conversion du Prinſſe de Hefſe eſt un miracle de la grace & de la politique : ainſi Dieu , dans ſa ſageſſe profonde , ſe ſert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges ſurnaturels. Ce bon Prince ne pouvoit pas ſe faire Catholique plus à propos pour nous & pour lui. Les Anglois en murmureront , & nous bénirons le Ciel. Mais on dit que le vieux Duc , qui eſt fort dévot dans ſa vieille croyance , ne voit pas cette démarche de ſon fils avec plaifir , & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune Prince ne fera-t-il pas maître

(*) Ambaſſadeur à Vienne.

après la mort de son pere , & pourra-t-on le forcer de vendre ses soldats & sa conscience aux ennemis de sa nouvelle Religion ? Les Anglois & le *Renard du Nord* feront sans doute grand bruit , & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la Religion Protestante , quoique , pour le dire en passant , la Religion ne les touche guere : mais il faudra les laisser crier , & profiter de toutes les graces de la Providence.

Je pense toujours à vous , M. le Marquis : je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échapper aucune occasion de vous obliger , parce que vous servez bien le Roi & vos amis , &c.



L E T T R E X C I.

Au Comte d'AFRI, 1755.

ON se doutoit déjà ici de cette négociation des Anglois en Russie, & nos Ministres n'en paroissent pas fort alarmés. Qu'est-ce que le Roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la Czarine rompra, avant qu'il soit six mois, son traité avec le Roi George. Nous ne sommes plus dans le temps des alliances durables, & les intérêts des Princes de l'Europe changent à présent presque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le Prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les ven-

dra aux honnêtes gens. Qui pourroit l'en empêcher ? On est toujours fort content de vous , & des dispositions des Hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance , le Roi est disposé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix pour caution de sa parole. S'ils le refusent , & se contentent de sa parole , ils lui rendront justice , & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déjà ouï parler de cette belle *Histoire de Madame la Marquise de Pompadour* , qui se débite en Hollande : je soupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre , parce qu'elle est pleine de mensonges palpables , de bêtises & d'injures grossières. Les Anglois sont incapables d'écrire ; ils ont plus de passions que de raison. Quoi qu'il en soit , s'il

ét
be
ch
po
fa
Il
gl
la
bi
se-
qu
ce
pe
ren
vo
pe
uti
tro
co
l'av
cès
cri
rez
L'

étoit possible de supprimer ce beau livre , je n'en serois pas fâchée , pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité , qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des Anglois & des laquais qui puissent la lire ou la croire : mais il est bien désagréable de servir de passe-temps à des Anglois & à des laquais. Voyez , M. l'Ambassadeur , ce qu'il y a à faire , & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos lettres & de votre correspondance : rien ne peut m'être plus agréable , & plus utile dans la position où je me trouve. Le Roi a toujours beaucoup d'estime pour vous : vous l'avez servi avec zèle & avec succès dans une conjoncture fort critique ; foyez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'Ambassadeur d'Hollande parle

très-bien de vous , & dit que vous avez dans son pays la réputation d'un très-honnête homme , & d'un grand Ministre : cela est fort heureux pour les affaires du Roi , & donne beaucoup de satisfaction à tous ceux qui , comme moi , vous veulent du bien , & ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je suis , &c.

L E T T R E X C I I .

A Madame DUBOCAGE.

J'Ai reçu avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avoit déjà éternisé sa mémoire , vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux , comme Enée le

fut de sa Didon : cela est galant & naturel : l'amour est la passion des grands hommes , & leur fait mériter la gloire , pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté , ni par une plus belle bouche : vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien : ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne fais ce que dira notre bon ami Voltaire : il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes , & que la seule différence qui soit entre les deux sexes , est , que le nôtre est plus aimable. Je suis tentée de croire qu'il a raison , sur-tout après avoir lu votre *Colombiade* ; & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux : car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit sans doute avoir faits. Je vous prie, Madame, de

me fournir une occasion de vous obliger.

Je suis, &c.

LETTRE XCIII.

A M. ROUILLÉ. (*) 1756.

VOus savez, Monsieur, quelle est la résolution du Roi ; il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche est un peu humiliante & inutile : les Anglois n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conscience ; mais les Rois n'en ont point. Ecrivez cependant au Ministre Fox : on dit que ce mot signifie *Renard* en François : je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au Roi, toute

(*) Ministre de la Marine.

l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des Princes qui connoissent les loix du droit Public & de l'honneur. Que votre lettre soit modérée, mais forte, & digne du Roi que vous servez. M. d'Afri me mande que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous, & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire; il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parce qu'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons Comperes* d'Henri IV sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se

souviennent d'ailleurs que la dernière leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, Monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager : assurez-les, dans toutes vos dépêches & vos instructions, de l'estime & de l'amitié du Roi. Ces petites politesses ne font rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours de bons effets. Le Marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV, par sa hauteur & son insolence avec les Princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, Monsieur; je pense & je dis toujours du bien de vous.

L E T T R E X C I V .

Au Maréchal Duc de BELLISLE.
Mars 1756.

Vous voyez , Monsieur le Maréchal , que les badauds de Paris , dans leur babil oisif , peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conseils. Vous approuvez l'expédition de Minorque ; & en effet il fera fort plaisant d'aller dans un endroit où les Anglois ne nous attendent pas , au lieu d'aller à Londres où ils ont si peur de nous voir. Je ne connois pas les Ministres du Roi George ; mais il paroît que ces gens-là ont perdu la tête , & sont supérieurement ridicules. Ils ne font ce qu'ils veulent faire , ou ce qu'ils ne veulent pas faire ; &

au lieu de se préparer à attaquer, puisqu'ils sont les premiers agresseurs, ils ne songent qu'à défendre leur pays contre une invasion qu'ils craignent, & qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. Tout le monde convient que M. de la Galissonniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril : grace à la profonde sagesse du Ministère Anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé M. de Richelieu pour le siege de port-Mahon : cet homme se croit propre à tout, se présente à tout, & obtient tout : il est intrigant ; hardi, & parle bien ; on l'aime, & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse, quoiqu'il y a bien des gens qui

qui en feroient surpris & fâchés !
 Vous avez bien raison de dire
 que la situation de ce pauvre
 Prince de Hesse est fâcheuse. Les
 Anglois par leurs intrigues, &
 le fanatisme de ses propres su-
 jets, l'ont forcé à leur vendre ses
 troupes. Avec ce secours &
 leurs Hanovriens, ils auront une
 armée en Allemagne, qui sera,
 dit-on, commandée par le Duc de
 Cumberland. C'est un mauvais
 Général, qui n'a jamais battu
 qu'une poignée d'Ecoffois, j'es-
 pere qu'il ne sera pas plus ha-
 bile en Allemagne qu'il l'a été
 en Flandres pendant la dernière
 guerre. On assure que notre bon
 ami le Roi de P.... (*) est sur le
 point d'accepter l'argent que les
 Anglois lui offrent pour se bat-
 tre à son profit; il n'en a jamais

[*] Prusse.

fait d'autre. Il faut avouer, Monsieur le Maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particulière entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple: les Princes se mettent au-dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique, puisque, par la bisarrerie de mon sort, je suis obligée d'y prendre part, & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumières, & la nation vous révere; dirigez-nous dans ces temps critiques, & remplissez nos espérances, &c.



A
C
que
M.
ma
Min
bea
tent
n'on
Le
mis
dan
deux
emp
une
impe
man
Alle
une

 LETTRE XCV.

A la Maréchale d'ETRÉES. Mars,
1756.

CROYEZ, ma respectable amie, que ce n'est pas ma faute, si M. le Maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigues, l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le Duc de Richelieu a tout promis, & on a tout cru. Cependant, c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On emploiera M. le Maréchal dans une autre occasion encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoissance, le

Duc de Cumberland: je m'ima-
gine qu'il ne le craint guere. Le
Comte de Saxe disoit que ce Duc
étoit un Gascon qui n'avoit ja-
mais tenu parole: en effet, il
avoit promis *de venir à Paris, en*
1745, ou de manger ses bottes. Il
n'est pas venu à Paris, il n'a pas
mangé ses bottes, nous l'atten-
dons encore.

J'ai été fort affligée de la
mort de votre niece: une jeune
personne si belle & si vertueuse
méritoit de vivre plus long-temps,
si toutefois la vie est un bien, ce
que je ne crois pas du tout. Je
conçois & je partage la douleur
que sa perte a dû vous causer:
que ne puis-je vous consoler!
On espere vous voir bientôt à
Versailles: & pour moi je le
desire plus que personne pour
vos intérêts & ma satisfaction
particuliere. Je vous salue, Ma-

dan
que
& a
=
Au
J'A
imp
& j
où l
vien
publ
tion
Je n
pour
je sa
il ne
rice,
crim
la pr
je la
du C
dats.

dame, avec tendresse : croyez
que je ne pense qu'à vous servir
& à vous aimer, &c.

LETTRE XCVI.

Au Duc de BOUPLERS. 1756.

J'AI reçu ce matin une belle &
importante lettre de votre part,
& puis une autre d'Hollande,
où l'on me dit que les Anglois
viennent d'annoncer un jeûne
public pour attirer la bénédic-
tion de Dieu sur leurs armées.
Je ne fais pas si le jeûne est bon
pour gagner des batailles : mais
je fais que pour plaire à Dieu,
il ne faut pas commettre d'injus-
tice, ni prétendre l'affocier à nos
crimes. Je ne jeûnerai pas pour
la prospérité de la France, mais
je la recommanderai à la justice
du Ciel & aux bras de nos sol-
dats. M. de Turenne disoit que

Dieu étoit toujours pour les plus gros escadrons. C'est pourquoi, comme le Ciel est sourd aux prieres des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & d'y mettre à la tête un meilleur Général que le Duc de Cumberland, qui doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assure. Jé plains sincèrement le pauvre Prince de Hesse; sa conversion ne sera utile qu'à lui: c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation: elle paroîtra étrange à toute l'Europe, mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands savent entendre raison: que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, & nous procurer des amis, &c.

Au
 J
 tre
 je y
 mé
 exc
 j'ig
 le
 flat
 cha
 ni v
 tre
 Ro
 c'et
 qu'
 Il p
 fa c
 E

 LETTRE XCVII.

Au Comte de TRESSAN ().
Mai, 1756.*

JAi lu avec bien du plaisir votre lettre & vos beaux vers : je vous en remerciérois , si je les méritois. Je savois bien que vous excelliez à écrire en prose ; mais j'ignorois jusqu'ici vos talens pour le langage des Dieux & de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur ; on ne sauroit ni vous croire , ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du Roi Stanislas est vrai & touchant ; c'est un grand homme , parce qu'il est bienfaisant & humain. Il porte sur son visage , comme sa digne fille , le caractère de la

[*] Commandant en Lorraine.

vertu: les Lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes les fois que j'ai vu ce bon Prince, j'ai été saisie d'un sentiment de vénération, qui est sans doute le tribut naturel que les méchans mêmes payent à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Madame la Marquise de Boufflers, & je suis bien sensible à son souvenir: je vous prie, M. le Comte, de lui faire mes civilités & mes offres de services.

On dit que le Roi de Pologne a un nain qui est un prodige, & qui fait mille espiègleries pleines d'esprit, quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrais bien le voir, mais comme cela est impossible, il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en

dire quelque chose la première fois. J'embrasse de tout mon cœur Madame la Comtesse & vos jolis enfans: comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, &c.

LETTRE XCVIII.

Au Marquis de la GALISSONIERE.

Mai 1756.

JE vous suis bien obligée, Monsieur le Marquis, de vos attentions pour moi, & charmée de votre victoire sur les Anglois, pour vous & pour nous. Les Dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément: mais vous les y accoutumerez. Venez, Monsieur, jouir de la gloire & des

(58)

récompenses que vous méritez :
personne ne vous verra avec
plus de plaisir que moi.

Je suis , &c.

LETTRE XCIX.

Au Comte de STAREMBERG. Juin,
1756.

M. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au Ministre d'une grande Reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumières. Le zèle avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négociation qui se traite à présent, vous méritera la reconnoissance de votre patrie & celle de la France. Il y a plus de trois cents ans que les

augustes Maisons d'Autriche & de France sont ennemies : le Cardinal de Richelieu avoit augmenté la breche ; leurs intérêts les ont divisées , & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI. qui haïssoit tant la France , n'auroit imaginé que sa fille s'allieroit avec elle : mais ce nouveau système , quoique extraordinaire , est juste & naturel , parce qu'il est nécessaire , & ce Prince l'auroit approuvé. Quant au succès de nos armes , il est entre les mains de la Providence : mais si le Ciel protege la justice & la bonne foi , il se déclarera pour nous ; & comme il faut s'aider soi-même , nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis & confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur , &c.

L E T T R E C.

A la Comtesse de BRIENNE. ()*
Juillet 1756.

MA chere amie , nous sommes tous dans la joie ; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire ; à présent qu'elle a réussi , on la regarde comme un présage de nouveaux succès , & comme une chose tout-à-fait naturelle. Le Marquis de la Galiffoniere a dissipé la flotte Angloise , & le Duc de Richelieu a pris le Fort St. Philippe d'assaut : ce sont-là des événemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans

(*) Epouse du Comte de ce nom , de la Maison de Lorraine , & grand-Ecuyer de France.

nos guerres navales avec les Anglois, & qui n'en font que plus agréables & plus importans. Nos soldats ont montré une intrépidité & une passion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde, & faisoient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre, que quiconque s'enivreroit à l'avenir, seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est-à-dire, de l'honneur de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce temps-là on n'a pas vu un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il se nicher ?* auroit dit Moliere. La ville de Paris va faire de grandes réjouissances; & pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chan-

son de Collé sur cette conquête; je lui ai donné cinquante louis, & le Roi une pension de 400 francs; il faut que tout le monde soit heureux, & même les poètes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette semaine, pourvu qu'il soit agréable, & qu'il me fasse rire. Adieu, ma chere amie, je baise vos belles mains, & votre petite fille.

Je suis, &c.

LETTRE CI.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

LES nouvelles qui nous sont venues de Saxe ont affligé le Roi, & je n'ai pu les entendre sans verser des larmes. Vous me mandez que la Cour de Vienne est indignée: je le crois bien.

Madame la Dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des Princes Chrétiens & civilisés se font la guerre? Ce Roi de Prusse, que notre Voltaire a appelé, je ne fais pourquoi, le *Salomon du Nord*, qui écrit d'un maniere si humaine, & fait des actions si cruelles, a donc forcé les archives de Dresde malgré la Reine qui en défendoit l'entrée elle-même, & a entraîné cette Princesse à la Chapelle, où il faisoit chanter le *Te Deum* en actions de graces de ce bel exploit! Est-ce dans ce siecle de politesse & de philosophie, qu'un Roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pu faire un affront si insultant & si inutile à une femme, à une Reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute defense? Nous craignons tous ici pour sa santé: le grand cœur d'une Prin-

quête;
Louis,
e 400
monde
poètes,
es, si
omme
cette
agréa-
Adieu,
se vos
te fille.
zc.

1756.
s sont
igé le
tendre
ous me
ienne
bien.

ceffe de la maifon d'Autriche doit beaucoup fouffrir au milieu de ces indignités & de ces humiliations : nous déplorons fincèrement le fort de cette illufre Maifon : mais j'efpere que nos larmes ne feront pas ftériles , & qu'elles produiront une illufre vengeance ; vous pouvez en affurer tous nos amis.

Je fuis, &c.

LET T R E C I I.

Au Comte D'AFRI. 1756.

VOUS êtes un Ambaffadeur bienheureux , puifque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je fuis charmée de vos Hollandois. Ils ont donc refusé nettement les fix mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti eft fort fage , & nous

met à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité, si le vieux Stadhouder avoit encore vécu. Il étoit Anglois par le cœur; il avoit une femme Angloise; & le grand pouvoir que la dernière révolution lui avoit donné, auroit été à craindre. Mais il est mort, son fils est enfant, & les Hollandois entendent leurs intérêts: j'en suis bien aise pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros Prince Allemand, qui parle si familièrement de moi; & me connoît si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec la Nation Germanique, & encore moins avec des petits-mâtres Allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, & se vanter de ma connoissance, il faut le laisser faire: vous voyez

que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les Suiffes ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours le mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier Roi les y avoit bien accoutumés; mais ils ne s'en souviennent plus : d'ailleurs s'ils fervent bien, on les paye bien: le dernier Maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de louis d'or au service de France, qu'ils n'avoient perdu de gouttes de sang. Vous, qui êtes Suisse, M. le Comte, vous n'en croirez rien, mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raisonnables; vous aurez sans doute autant de pouvoir sur leur esprit, que vous en avez sur ceux des Hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés sont excellens , sur-tout le Paul Veronese: le Roi les a admirés le premier , comme de juste ; & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hasard ces chefs d'œuvres se trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de soie par des Marchands sans goût ? Je vous remercie de vos soins , & je vous prie de me les continuer. Vous auriez , dites-vous , envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le Roi vous le permettroit volontiers : mais il ne croit pas que ce petit voyage soit convenable dans la circonstance pour le bien de ses affaires : attendez encore un peu , & soyez sûr que je ne laisserai pas échapper la première occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les Hollandois pour quelques munitions de guerre: l'embaras ne sera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de secret. Je crois sans peine que la Nation Hollandoise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, & qui a été acceptée. Un Etat qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi se satisfaire, tandis que ses voisins s'égorgent & se ruinent. Les Hollandois partagent les succès des vainqueurs sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce M. de Reischach qui m'écrit? Je ne fais pas pourquoi ce M. de Reischach pense à moi: cependant je lui répondrai avec politesse, parce que son Prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre temps parmi ces bons Hollandois ? Savent-ils vivre agréablement ? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens ? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays-là ; & j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-rare & très-louable. Je vous salue condialement, M. l'Ambassadeur, & je vous recommande toujours les affaires du Roi.

Je suis, &c.

LET T R E C I I I .

A la Comtesse de BASCHI. Janvier,
1757.

MA chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir

me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation ; je suis surprise , confuse , désespérée : donnez-moi , s'il se peut , des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand , le plus noir & le plus atroce , contre le plus aimable des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon Prince , qui devoit être adoré de tout le monde , a été frappé par un scélérat , comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécration attentat , je cours à l'appartement du Roi qu'on avoit transporté dans son lit ; j'arrive toute essouffée , éperdue , & je me dispose à entrer ; mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces , de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi , le désespoir dans le

cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle ; car tous mes amis m'abandonnent , & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas ! je ne pleure pas pour moi , mais pour ce cher Prince : je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Au nom de Dieu & de notre amitié , courez , demandez , informez-vous de son état : prenez pitié de votre amie.

Je suis , &c.

L E T T R E C I V .

A la Maréchale d'ETRÉES. Août,
1757.

JE vous félicite sincèrement , Madame la Maréchale , sur la gloire que vient d'acquérir notre ami : mon amitié pour vous & mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa

viçtoire. Le Duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le Maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réuffi contre fon meilleur élève. Mais au milieu de ma joie, je fens une vraie douleur qu'on lui ôte le commandement de fon armée au moment même de fon triomphe. Un homme que je n'aime pas, plein d'ambition & de vanité, a perfuadé que la guerre alloit trop lentement, qu'on auroit pu la terminer dans une campagne, & qu'il étoit le héros à qui le Ciel avoit réfervé cet exploit. C'est cet homme qui va fuccéder au brave d'Etrées, au grand étonnement de toute la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher Maréchal revienne, mais couvert de lauriers, & honoré de l'estime publique, ce qui est plus que fuffifant.

fi
g
fa
m
ce
pe
O
fer
dr
fuj
à c
fol
vou
tou
con
quo
cho
men
rag
inju
moi
pou
jour
7

fisant pour dédommager les
 grands hommes de la perte de la
 faveur. Cependant je ne puis
 m'empêcher de plaindre la Fran-
 ce , qui , à ce que je crois ,
 perdra beaucoup par sa retraite.
 Outre ce motif , qui me rend si
 sensible à sa disgrâce , ma ten-
 dresse pour vous est un nouveau
 sujet de douleur , quand je pense
 à celle que vous éprouvez. Con-
 solez-vous , ma chere amie ;
 vous voyez que je ne suis pas
 toute-puissante : je n'ai pas été
 consultée dans cette affaire , san-
 quoi vous concevez bien que les
 choses auroient tourné autres-
 ment. Votre vertu & votre cou-
 rage vous mettront au-dessus de-
 injustices de la fortune : quant à
 moi je ferai tout mon possible
 pour la changer , & serai tou-
 jours votre sincère amie , &c.

L E T T R E C V.

*Au Maréchal de SOUBISE.**Novembre 1757.*

VOUS n'avez pas besoin de vous justifier avec moi , mais auprès du Roi & de la France , qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un Général battu est toujours un mauvais Général dans l'esprit du public : les Parisiens sur-tout sont furieux ; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation , & ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le Roi vous estime toujours , & je crois que vous conserverez votre faveur ; mais vous perdrez votre commandement. On vous impu-

te beaucoup de fautes : on dit que le Roi de Prusse vous a tendu un piège , & que vous y avez donné mal-adroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur ces matieres ; mais il me semble que je puis dire sans erreur , qu'une bataille est un jeu où les perdants passent toujours pour des sots , & souvent peut-être injustement. J'espère , M. le Maréchal , que dans une autre occasion vous montrerez ce que vous savez faire , & forcerez vos ennemis à vous admirer , & ceux de votre Roi à vous craindre. En attendant je ne puis m'empêcher de vous dire que la guerre ayant été heureuse jusques ici , il est bien triste pour vous & pour la nation , que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos , & que vous soyez le premier à nous faire ver-

fer des larmes. Ne perdez cependant pas courage : vos amis vous seront fideles & utiles ; comptez là-dessus. J'ai voulu vous gronder un peu pour soulager ma douleur : j'ai peut-être tort , & ceux qui vous blâment encore plus. Venez & prouvez devant toute la France que vous avez fait le devoir d'un bon Général à Rosbach , & que votre défaite est la faute de la fortune & non pas la vôtre : ce sera le premier plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuse bataille. Je vous salue de de tout mon cœur : consolez-vous , espérez & portez-vous bien. Je suis bien fâchée contre votre Prince Hilbourgau-
fen : il paroît que cet homme a beaucoup de présomption & très-peu de capacité : il a demandé le premier la bataille , & il s'est

fa
cr
qu
co

A
II
pré
de
qu'
dira
me
une
est
qu'i
des
extr
trou
pou
enco
ve ,

fauvé le premier ; le renard qu'il croyoit prendre a été plus fin que lui. Je le hais , je crois , encore plus que le renard , &c.

L E T T R E C V I .

A la Comtesse de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présent ; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles soient bonnes ! Je vous dirai seulement que je vous aime toujours ; mais ce n'est pas unenouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros , & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire : où le courage se trouve-t-il ! ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la grève , il a mangé deux perdrix &

bu une bouteille de vin , considérant tous les apprêts de son supplice , comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme , & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés , qui pourroient entreprendre de le sauver. Les Gardes & la maison du Roi étoient sous les armes : je ne fais si tout cet appareil étoit bien nécessaire , à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant , & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baille est mort ? Tout le monde le regrette , excepté sa femme , qui en pareil cas ne fera certainement regrettée de personne : mais elle s'en moque. Elle ne

fait pas même semblant de pleurer : elle est fort gaie & paroît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme que si elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité il y a des femmes bien extraordinaires , & qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de M. de Renecé ? Car je n'ai pas le temps pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres. Je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût , s'il me prend envie d'en acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; & en cela , la guerre , si horrible d'ailleurs , est un bien , puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans que l'on ne peut aimer , mais qu'il

faut souffrir ; j'en excepte deux ou trois, qui ne sont pas des singes, & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chère ; venez voir votre amie, & l'embrasser sur les deux joues, &c.

LETTRE CVII.

Au Maréchal de NOAILLES.

1758.

HÉlas ! vous aviez raison, M. le Maréchal ; il est malheureusement arrivé au Comte de Clermont, ce que tout le monde avoit prévu : on disoit qu'il étoit brave & aimoit la gloire, comme tous les Bourbons ; mais qu'il n'étoit pas bon Général. On disoit vrai, & l'événement a justifié l'opinion publique. On rapporte que le Roi de Prusse sachant qu'il

avoit été nommé pour commander notre armée , dit qu'il falloit que la France fût dans une grande disette de Généraux , puisque on avoit choisi un Ecclésiastique. Le Comte de Charolois , qui se connoît en hommes , & qui connoissoit son frere , lui dit , à son départ pour l'Allemagne : *Ah ! mon frere , vous feriez mieux de dire votre bréviaire.* Le conseil étoit bon ; mais malheureusement pour lui & pour nous, il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans sa tente , lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit ; qu'il traita ce bruit de ridicule , quoiqu'il entendît ronfler le canon à ses oreilles ; & qu'il ne se leva de table avec ses braves amis que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie

contre ce pauvre Prince ; & cela ne peut être vrai , parce que cela n'est pas vraisemblable. Il est impossible qu'un Prince du sang soit assez lâche & assez bas pour se déshonorer ainsi lui-même & son pays , de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer , M. le Maréchal , nous commençons à appréhender le succès de la guerre : nous sommes battus par - tout , & nos premières victoires ne servent qu'à augmenter le sentiment de nos disgraces présentes , de même qu'un homme riche qui tombe dans la misère , souffre doublement quand il se rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre est sur-tout horrible pour les vaincus ; les fonds nous manquent , les peuples se découragent , & sont misérables. La guerre a fait plus de mal en France en trois ans , que la paix ne fait

de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés , & quoique nous ayons très-mauvais jeu , il faut finir la partie. Le misérable point d'honneur , qui gouverne le monde , est aussi puissant sur l'esprit des Princes que sur celui de particuliers ; mais il est infiniment plus funeste dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il est bien triste pour nous que votre âge vous empêche d'agir , M. le Maréchal : donnez-nous au moins des conseils , & sauvez-nous, &c.

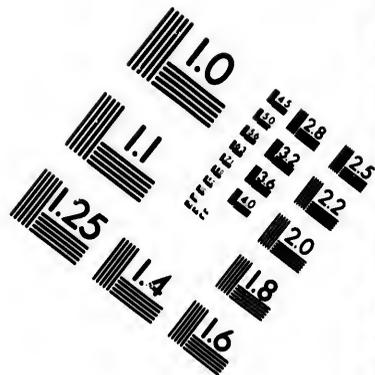
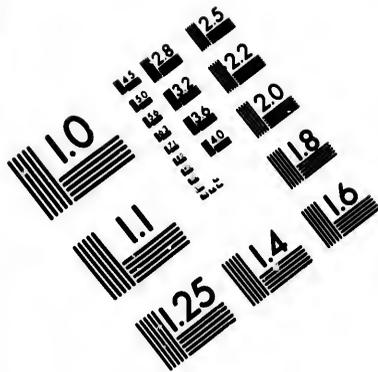
LETTRE CVIII.

Au Duc de BOUILLON. 1759.

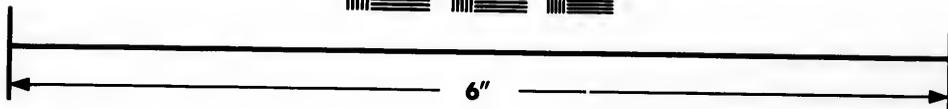
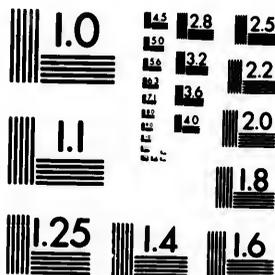
JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger ; mais je ne veux point de remerciemens :

D vj





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 32
E 36
E 22
E 20
E 18

01
E 18

les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur ; je les dois au mérite ; & quand je paye mes dettes , personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités , nos Ministres veulent frapper un coup hardi : c'est un projet du vieux Maréchal , qui , comme vous savez , est très - fertile en projets : je souhaite que cette fois-ci il soit plus heureux. L'entreprise sera noble , mais peut-être téméraire ; Louis XIV en a donné l'exemple , & s'en est repenti ; Dieu veuille que Louis XV ne se repente pas ! Quoi qu'il en soit , la chose est résolue , & la flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent , le grand & infortuné Prince Charles Edouard , nous aime encore assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux Anglois ? L'expédition est

dangereuse, mais grande, & digne de lui. Son nom, sa réputation, son mérite & sa valeur nous donneroient beaucoup à espérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire & à faire des folies à Bouillon: mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce Prince s'ennuie de sa retraite & de son obscurité, voici peut-être la dernière occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit, voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, & s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disoit, *l'épouvantail des Anglois*. Comme il a pris un Ministre de l'Eglise Anglicane, & qu'il semble avoir entièrement abjuré le Pape; son nom n'effaroucheroit plus tant

les esprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant: du moins il leur a ôté un grand prétexte. La première fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, M. le Duc, avec le plus sincère attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à Madame la Duchesse: l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser?

LETTRE CIX.

A M. DUCLOS, Secrétaire de l'Académie Française.

Vous m'avez fait un beau présent, Monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit

livre est un livre d'or : c'est un portrait excellent d'un original que je hais & que je méprise : vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en philosophe, & de n'être que spectateur. Si l'Académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation , je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup , qui a bien servi le Roi , & qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous , Messieurs , est le *cordons bleu* des gens de lettres : ils y aspirent tous , quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande , le mérite sans contredit , & j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra.

Je suis , &c.

LETTRE CX.

Au Duc de BROGLIE. Mars,
1759.

Monsieur le Duc, le Roi & la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait respirer, & nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avons encore des hommes qui savoient se battre & vaincre. Le service important que vous venez de rendre au Roi, ne restera pas sans récompense. Il est fort satisfait de votre conduite ; les peuples sont dans la joie, & pour moi je vous servirai de tout mon

po
na
qu
ho
ex
plu
de
env
le
vie
bat
con
cha
plus
doi
mai
& t
Prin
méc
mir
con
de v
On
taill

pouvoir par justice & par inclination. Vous êtes d'une famille qui a produit plus d'un grand homme; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la relation que vous m'avez envoyée; elle est charmante pour le fond & pour la forme: le vieux Maréchal dit que vous vous battez, & que vous écrivez comme César. Tous nos Maréchaux sont jaloux; c'est là votre plus grand éloge: en effet ils doivent l'être; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi, & sur tout un homme comme le Prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire sur-tout la sagesse de votre conduite après la victoire, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles; mais il est assez rare qu'on

en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux Français l'exemple de la valeur & de la conduite, & nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, Monsieur le Duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis, &c.

LETTRE CXI.

A la maréchale de CONTADES.
Août, 1759.

LEs malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie, consternent toute la nation; mais pour moi, par ma situation, ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressens deux fois; parce que j'ai souvent part au choix des hommes, & que je

fuis presque toujours trompée. Le peuple, dans son injuste & extravagant dépit, va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la nation : je lui pardonne; mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre; je suis bien fâchée, & pour vous & pour moi, que ce soit M. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui; on vantoit par-tout sa valeur & ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur, & il est parti avec une confiance que je partageois, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le Prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag,

Vous
ançais
de la
char-
bliga-
eur le
ombre
te que
l'hom-
&c.

ADES.
59.

coup
patrie,
; mais
on, ils
semble
fois;
art au
que je

partisan de son armée ; le voici tel qu'on me l'a montré : » Je » livre demain bataille aux Français ; s'il échape un seul équipage , vous en répondrez sur votre tête. « Ce billet fait connoître que le Prince étoit sûr de sa victoire , & qu'il ne faisoit pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une bataille complète ; tous les équipages & les munitions ont été pris , & nous voilà presque sans armée : tout est perdu , l'honneur même. Je ne condamne , ni n'approuve personne : les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort ; mais je me plains seulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur , que notre Maréchal pût justifier clairement sa conduite ; ce qui est bien difficile.

Je suis, &c.

L
Au
JE
trop
m'a
mal
fera
sole
brav
mei
dige
& a
gloi
dans
com
Bre
autr
en
crai
est
il é

 L E T T R E C X I I .

Au Maréchal de BELLISLE. 1759.

JE suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot : on m'a recommandé sa famille ; & malgré le malheur des temps, je ferai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & a tenu en échec la flotte Angloise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'escadre de Brest, les choses auroient pris un autre tour. Il a vécu & il est mort en héros ; les Anglois même le craignoient & l'admiroient : ç'en est assez pour celle de la France : il étoit la dernière espérance de

notre marine, & malheureusement il n'est plus. Je le répète, je veux prendre soin de sa famille : les grands hommes sont rares ; il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien ; c'est le seul qui me convienne, & qui me soit agréable.

Votre département, M. le Maréchal, est de diriger le gouvernement de l'Etat au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'est tout ce que nous osons espérer & demander.

J'ai achevé de lire le Mémoire sur le nouvel Impôt : je crois qu'il y a de bonnes choses ; mais il y a trop d'obscurité & trop peu de détail. Je vous en parlerai encore.

Je suis, &c.

L

V

sing

enc

Vou

loux

dem

l'étr

de

& P

Cep

jour

che

arré

dest

mai

rez-

à ét

J

tou

L E T T R E C X I I I .

Au Duc de RICHELIEU.

Vous m'avez écrit une lettre finguliere, & votre conduite l'est encore plus depuis long-temps. Vous avez la foiblesse d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de régner sous le nom du Roi, & personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites - vous, dans votre chemin, & je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur, mettez la main sur la conscience, & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit ; je l'ai toujours employé pour servir

ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le seul qui soyez de ce nombre; mais vous êtes le seul qui ayez été bassement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite personnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foiblesse des autres. Si j'étois aussi puissante que vous le prétendez, j'aurois donc pu punir les insultes que j'ai reçues de vous; & je le pourrois encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en avez obtenu de nouvelles; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je suis si puissante, je ne suis donc pas vindicative, comme vous le dites; & si je suis vindicative, je ne suis donc pas puissante; puisque vous
avez

av
vo
im
tir
ha
M.
vo
rie
d'a
vou
de
ver
Jes
vou
qui
lui-
val
moi
tem
que
quel
en v
nir,
juste
T

avez conservé votre faveur & vos emplois , & que vous osez impunément cabaler contre moi : tirez-vous de-là. Vous m'accusez hautement d'ingratitude : mais , M. le Duc , permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs , si je vous avois d'aussi grandes obligations que vous prétendez , la conservation de votre faveur à la Cour prouveroit que je suis reconnoissante. Je fais de quelles obligations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même , au lieu de s'en prévaloir , devoit en rougir. Pour moi , j'en ai rougi depuis longtemps pour moi-même. Voilà quels sont mes sentimens , sur lesquels je vous prie de vous régler , en vous recommandant de devenir , s'il est possible , raisonnable , juste & modeste , &c.

 LETTRE CXIV.

A la Comtesse de BASCHI.

J'AI vu Madame de Luffac, qui m'a donné un baifer pour elle & un pour vous : je lui ai fait beaucoup de careffes , parce qu'elle est votre amie , & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité , ma belle Comteffe , vous avez de jolies amies : la beauté cherche la beauté : cela n'arrive guere parmi les femmes , mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez , avec toutes les graces de notre sexe , tout le mérite d'un galant homme , & c'est fur-tout pour cela que je vous aime. La mort de Madame de Cruffol est étrange. Comment, enlevée en deux jours par une petite fievre ! Les amours ont

fan
me
se p
Je
rien
app
& v
de
fem
Cec
chof
le p
écri
moie
com
pouv
Mon
c'est
plâit
tout
pas
plus
& pl
fon B

sans doute bien répandu des larmes : que les belles femmes qui se portent bien vont avoir peur ! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable sur la terre : on apporte au monde un joli visage , & voilà qu'il se ride en moins de trente ans ; après quoi une femme n'est plus bonne à rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre chose. Savez-vous bien qu'après le plaisir de vous voir ou de vous écrire , un des plus grands pour moi est à présent la lecture ? Voilà comme les goûts changent : je ne pouvois pas lire à dix-huit ans. Mon Auteur favori est Voltaire : c'est un homme enchanteur qui plaît toujours , & qui persuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit , plus d'éloquence , & plus d'humanité. Avez-vous lu son *Écossaise* ? Connoissez-vous la

tendre Lindane , le malheureux Montrose , le généreux Murrai & le vilain Frélon? tout cela est charmant : j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon , si je l'avois eu auprès de moi , je lui aurois craché au visage ; car son caractère fait peur. Je suis étonnée que Voltaire fasse de si belles choses à son âge , & qu'il soit si gai , si humain ; car la vieillesse est dure , & toujours de mauvaise humeur. Tous les vieux visages que j'ai connus étoient chagrins , bizarres , bourrus , ne rioient jamais , & haïssioient surtout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge , je craignois presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de M. de Voltaire me rassure , & fait voir que c'est le vice de l'homme , & non pas de

l'âge : il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je serai gaie ; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant , entre nous , je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à l'*Écossaise* , (car je suis en train de causer) si vous ne l'avez pas lue , lisez-la ; & si vous l'avez lue , relisez-la encore , vous y trouverez de nouvelles beautés ; après quoi faites une priere pour la conservation de l'Auteur , qui est très-bon chrétien , quoi que disent les ignorans & les jaloux.

Mais , à propos de chrétiens , savez-vous que la jeune Marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge ? Elle étoit hier à la Messe du Roi , belle & modeste comme un Ange , & prioit Dieu avec une dévotion

qui faisoit enrager les hommes ,
& plaisoit beaucoup aux autres
femmes par le même motif : car
c'est une redoutable rivale de
moins. Je vous embrasse tendre-
ment , ma chere Comtesse ; vous
voyez par la longueur de ma lettre
combien je vous aime , &c.

LETTRE CXV.

A la même.

Comme je m'ennuie , & que
j'ai la migraine , je m'en vais
vous écrire ; c'est un remède qui
m'a toujours réussi. Il se passa hier
au cercle une scene que je veux
vous raconter la premiere. Il y
avoit un Maréchal de France qui
a perdu , il n'y a pas long-temps ,
une bataille & son honneur. Ce-
pendant il paroît plus fier & plus
content de lui-même qu'aupara-

vant : il y a des fronts d'airain.
 La Duchesse de S... (*) qui ne
 perd jamais l'occasion de se ré-
 jouir aux dépens des autres , se
 tourna vers la mere du héros, & lui
 dit gravement : » Hélas ! Ma-
 » dame , comment reçûtes-vous
 » la nouvelle de la disgrâce de
 » M. votre fils ? Dormiez-vous ?
 » Mangiez-vous ? Vous cachiez-
 » vous de honte ? Aviez-vous
 » envie de mourir « ? Tout cela
 fut dit avec le ton que vous sa-
 vez. Le Maréchal , qui est Phi-
 losophe , n'a pas voulu se que-
 rer avec une femme : mais il
 alla se plaindre au Roi , qui se
 mit à rire , & lui demanda s'il
 avoit peur de la langue d'une
 femme.

J'aurai soin de la petite Val-
 belle , parce qu'elle est belle &
 douce , & que vous la recom-

(*) St. Simon,

mandez : cependant je vous dirai en passant , que j'ai déjà bien des filles dont je ne suis pas la mere , & que les temps sont difficiles. Mais après tout , il faut faire du bien , j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la Cour a d'abord ébloui la petite personne , comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois : j'ai eu aussi cette foiblesse ; mais il y a longtemps que j'en suis guérie. J'espère que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais si cette folie lui dure deux mois , je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu , ma chere ; le pauvre Marquis veut vous faire ses complimens malgré moi , & ce ne sont peut-être que des complimens : mais moi je vous embrasse avec toute

la tendresse possible, comme aussi
votre petite fille : je souhaite
qu'elle ressemble à sa mere, &c.

LE T T R E C X V I.

Au Marquis de BEAUFORT. 1760.

J'Ai reçu, avec bien du plaisir,
votre lettre & votre beau mé-
moire sur vos négociations en Es-
pagne : il paroît que ce grand
coup de politique réussira plus
facilement qu'on ne l'avoit cru.
Après tout, c'est l'intérêt de
toute la Maison de Bourbon en
général, comme c'est la seule
ressource de celle de France en
particulier. Ce *pacte de famille*
étonnera les Anglois ; mais il ne
s'agit pas seulement de les éton-
ner ; il faut encore les faire
craindre. On trouve que le plan

est très-bien concerté dans toutes ses parties. Le Roi de Portugal , qui est le premier sujet des Anglois & leur tributaire, sera forcé de se déclarer ; & quoi qu'il arrive, ceci produira une diversion qui ne peut être qu'avantageuse à la France , & embarrassante pour ses ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire , malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez dans l'irrésolution du Conseil d'Espagne & la faction Angloise. La faveur du Roi & l'estime générale de votre patrie seront votre récompense : souvent un bon négociateur est plus utile à un Etat qu'un bon Général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami ; nous espérons lui devoir notre salut. Con-

servez-vous pour le service de
votre Roi & pour le bien de
votre Nation.

Je suis, &c.

L E T T R E C X V I I .

Au Marquis de CASTRIES.

Novembre 1760.

JE vous remercie de votre lettre, & sur-tout de votre victoire (*) Cette petite affaire que vous venez d'avoir avec le Prince de Brunsvick est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le Roi est fort content ; & quant à moi , je suis charmée que ce soit à vous que nous ayons cette obligation ; vous n'avez pas trompé nos es-

(*) à Clostercamp.

pérances comme tant d'autres. Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion , montrent que les Français n'ont besoin que d'un bon Chef pour se bien battre. On dit des merveilles du brave Régiment d'Auvergne , qui a aussi le plus souffert. Le Prince de Brunswick est toujours à craindre , & sa retraite n'est pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pieces sa petite armée ; mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet , ne sont ni justes , ni raisonnables. Adieu , M. le Marquis , vous êtes un homme admirable : envoyez-nous toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand besoin. Tout le monde vous aimoit , à présent on vous estime beaucoup ; & je

connois une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune , tandis que vous travaillerez à votre gloire , &c.

LETTRE CXVIII.

*Au Comte d'AFRI , 6 Novembre
1760.*

JE nè fais pas si la mort du vieux Roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons toujours très-peu à espérer , & beaucoup à craindre. Le Gouvernement Anglois est très différent des autres. C'est le peuple qui fait la guerre plutôt que le Roi. Les Princes meurent , mais l'esprit général subsiste , & cet esprit est contre nous. Le nouveau Roi est très-jeune ; il doit haïr Pitt autant que son grand-pere le haïssoit ; mais ce Ministre con-

serve son poste malgré lui , parce qu'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix , seroit de vaincre : les victoires sont plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandois sont pour nos ennemis : cela est étonnant, mais possible. Est-ce ! parce que les Anglois défolent leur commerce , enlèvent leurs vaisseaux , & leur font déjà sentir qu'ils aspirent au commerce général & exclusif de l'Europe ? Au reste , c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal : les États sont pour nous : la canaille n'est rien , elle hait & aime sans justice & sans raison. Les États Généraux paroissent fort irrités contre les Anglois , à cause de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une

(III)

rupture? Voyez, examinez tout :
continuez à bien servir le Roi ,
& à faire honneur à ceux qui
vous estiment.

Je suis , &c.

LETTRE CXIX.

Au Duc de WURTEMBERG. 1760.

J'Ai reçu avec beaucoup de plaisir & de respect , la lettre dont votre Altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution , & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'Empire & la nôtre , avec un zèle qui , à ce que j'espère , vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres ; & si elles en partagent les travaux & les périls , elles en partageront aussi

L'honneur & les avantages. Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris : il y a mille choses, mille détails qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des Négociateurs. Nos Ministres espèrent que vous ramènerez dans notre armée la fortune, qui nous a été si contraire jusqu'à présent : je l'espère aussi. De bonnes troupes & un bon Général ne se laissent pas vaincre aisément.

Je suis, &c.

L E T T R E C X X .

Au Duc de BELLISLE.

EN vérité vos faiseurs de projets font des gens admirables ; il n'y a rien d'impossible pour

eux : ils trouvent des raisons pour tout ; & je ne doute pas que si le Roi avoit envie de la tour de porcelaine de Nankin , ou de la vigne de diamans du Grand Mogol , ces Messieurs ne trouvassent la chose fort facile , & ne donnassent une méthode pour les transporter à Paris. Le Mémoire en question est un chef-d'œuvre d'impertinence , & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que , pour acquitter les dettes de l'État , il faudroit seulement que le Roi fit banqueroute tous les quinze ans. Si le Roi faisoit banqueroute , suivant ce systême , je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde : il vaudroit autant proposer d'aller voler sur

Mais
avant
us ne
s. voir
oses ,
mieux
écrit ,
Nos
us ra-
née la
i con-
espère
& un
nt pas

&c.

XX.

e pro-
ables ;
pour

les grands chemins tous les quinze jours. Cet homme ne doit avoir ni honneur , ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande , l'année dernière , & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur la misere du Royaume : mais j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au Roi deux cens millions annuels par une seule taxe & sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *rosaire* , faute de quoi ils paieroient cinq sols par chaque omission. Comme les Français ne sont pas dévots , disoit l'Auteur , ils seront presque tous les jours en faute , ce qui produira des som-

mes immenses. Il finissoit par demander une place pour sa peine , & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent , & non pas de faire des projets. Chaque nouveau Contrôleur général promet des merveilles ; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas , & on est obligé de s'en défaire, pour le remplacer par un autre , à qui un troisieme succede bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable ; les peuples sont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie : notre crédit est perdu : les Anglois sont heureux , & nous sommes sans ressource & sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France ? Il nous faudroit la

paix ; mais comment l'obtenir ,
 & comment continuer la guerre ? Le bon cœur du Roi souffre cruellement dans ces calamités publiques : n'y auroit-il pas moyen , M. le Duc , de le soulager en soulageant son peuple ? Je ferois aise de vous voir : j'ai mille choses à vous dire , &c.

LETTRE CXXI.

A la Comtesse de BASCHI. 1760.

JE suis bien fâchée , mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre Duc de Wurtemberg , que nous avons vu si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au Roi ses douze mille hommes , il stipula qu'ils formeroient un camp & un corps

à part , ce qui lui fut accordé.
 Le Roi de Prusse apprenant qu'il
 s'étoit mis à la solde de la France,
 après avoir été à celle de l'Im-
 pératrice , écrivit ce billet au
 Prince Ferdinand de Brunswick :
 » Le Duc de Wurtemberg est ,
 » dit-on , avec les Français : le
 » Prince Héritaire mon neveu
 » feroit bien de lui donner une
 » petite leçon ». Il vient de re-
 cevoir cette leçon , sans être plus
 sage. Le Maréchal de Broglie
 lui écrivit après son désastre ,
 pour l'inviter à se réunir à son
 armée , & à ne plus camper à
 part , de peur des conséquences ;
 ce qu'il refusa : sur quoi le Gé-
 néral Français a reçu ordre de
 renvoyer cet ami incommode &
 inutile dans son pays. Mais lais-
 sons-là le Duc de Wurtemberg.
 Je viens de lire le *Russe à Paris* ,
 & je trouve qu'il ne raisonne pas

mal pour un Russe : il a bien raison ; la France n'est plus qu'un vaste tombeau , où l'on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits , & dont la race est presque éteinte : il n'y a plus que bassesse , lâches artifices , intrigues puériles , livres impertinens , & une extrême misere. O France ! qu'est devenue ta gloire ? Vous vous moquez de moi , Madame , avec votre Comédie des *Philosophes* ; c'est un libelle grossier & sans esprit : j'ai bien eu de la peine de la lire jusqu'au bout , & je suis étonnée que les Magistrats aient permis la représentation d'une fatyre personnelle. Mais , quel est donc ce Palissot , qui se donne pour le protecteur de la religion & de la vertu cōtres des gens de lettres qui passent pour religieux & vertueux ? Cet homme-là a mauvaise

rép
sen
esp
de
me
Fré
Do
de
ver
jour
de
que
qua

L

V
m'oc
grain
J'écr
du p
je fa
tune

réputation. On a voulu me présenter M. Paliffot comme le bel esprit à la mode : mais j'ai refusé de le voir ; j'amerois autant , Dieu me pardonne , voir l'illustre M. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni ? Le Comte est-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? M'aimez - vous toujours ? Voilà bien des questions de femmes. Adieu , vous savez que , *femina cosa garrula* , è loquace.

LET T R E C X X I I .

A la même. 1760.

VOUS me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine , ni mauvaise compagnie. J'écris , Madame ; je barbouille du papier , comme tant d'autres : je fais des mémoires sur ma fortune singuliere , & sur les choses

que j'ai vues, qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines gens; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des fots ou des mal-honnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumière que lorsque je ne la verrai plus: par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je fais mention dans mon histoire véritable; car les morts se moquent des vivans. Mais vous, Madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite (*) de

(*) M. de Voltaire.

Fernay?

Fernay? Pensez-vous à moi? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment? Toutes ces occupations sont bonnes & louables : c'est pourquoi je devine que ce sont les vôtres.

J'ai honte que de jeunes personnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, sans que j'aie le courage de les imiter : je le méprise sincèrement, mais je voudrois faire plus. La belle Comtesse de Neuville vient tout-à-coup de se jeter dans la haute dévotion ; elle entend tous les jours quatre Messes, communie toutes les semaines, & ne jette jamais la vue sur un homme : elle ne voit que son mari & son confesseur. Je loue beaucoup sa résolution & son courage : mais j'ai peur qu'elle ne persévère pas, & ce seroit bien dommage. Convertissons-nous aussi, mais sans faire de bruit, ni d'éclat, & sans

affecter rien. Adieu , ma très-
chere ; si cet avis ne vous plaît
pas , dites mieux , &c.

L E T T R E C X X I I I .

*Au Cardinal de B***. (*)*

V Otre situation me touche ,
quoique vous l'avez méritée ; &
si je pouvois changer votre for-
tune , je le ferois encore , comme
si vous en étiez digne : mais il y
a des choses que je ne puis ni
demander , ni obtenir. Souvenez-
vous de ce que vous étiez il y
a quelques années : vous étiez
pauvre , mais heureux & aimable :
votre ambition & mes bontés
vous ont gâté. A peine avez-vous
été employé dans les affaires
qu'on s'est apperçu qu'il y avoit
une grande différence entre le

(*) D'abord Ambassadeur : à Vienne , puis
Ministre d'État.

talent de faire de petits vers & celui du gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous m'affligoient : mais je n'osois vous croire incapable , & j'attribuois au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'espérois toujours , jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement beaucoup à me plaindre de vous ; néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit ; & si vous avez à la fin été sacrifié , ce n'est pas à moi , mais au bien de l'État. Mais parlons sérieusement : Pourquoi déplorez-vous si amèrement votre prétendue disgrâce ? Qu'avez-vous perdu ? Les inquiétudes & les tourmens de l'ambi-

tion ; & vous avez retrouvé le repos & la liberté avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose, c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel , & de regretter le trouble , les inquiétudes & les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très-vraies, quoique mon cœur ne les sente pas aussi bien que ma raison : & si j'étois à votre place , peut-être serois-je aussi foible que vous : mais j'en rougirois , & ne le dirois à personne. Je suis honteuse de vous prêcher : c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encorager à souffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au sujet de votre lettre , voici ma résolution que je ne changerai jamais. Je ne m'opposerai jamais

à
qu
vo
vo
m
qu
—
A
M
rec
qui
J'ai
bea
mil
fon
vou
ma
noit
une
me
cho
lui

à votre retour , ni aux faveurs qu'on pourra vous faire , & que vous désirez ; mais si cela arrivoit , ne prenez pas la peine de m'en savoir gré ; car soyez sûr que je n'y aurai aucune part , &c.

L E T T R E C X X I V .

Au Comte de S. FLORENTIN.

M On sieur le Comte , je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs , & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille , où l'honneur & les talents sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer : mais il falloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Paris , qui me demande familièrement des choses impossibles , quoique je lui eusse déjà dit que je n'avois

ni le pouvoir , ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore , car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces Messieurs : quand une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du Ciel, ils parlent & ils agissent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver , & qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent , mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine , M. le Comte , que votre département doit être le plus agréable de tous : car , si vous voulez parler raison aux Ecclésiastiques , ils vous contredisent par un passage de la Bible : je suis en peine de savoir si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main , ce qui les fâche

beaucoup : gardons-la avec soin, & faisons la craindre, de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour, & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais, à propos de mon jeune homme, si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne, il attendra : je ne vous demande pas de déplacer personne, ni de faire une injustice à un autre pour m'obliger.

Je suis, &c.

LETTRE CXXV.

A M. de BUSSI.

Nous avons d'abord jugé par les propositions extravagantes de M. Stanley, que la Cour de Londres n'étoit pas sérieusement disposée à la paix ; & vos dépêches le confirment. M. Pitt est un chicaneur, qui ne traite pas de bonne

foi : il joue la Comédie. Cependant il faut continuer jusqu'au bout , & mettre les Anglois dans leur tort à la face de toute l'Europe , en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici , que dans le fond ils n'en aient presque autant besoin que nous. Leur dette est immense , & augmente tous les jours ; les soldats & les matelots commencent à leur manquer ; & je ne fais pas si leur crédit , qui est leur seul soutien , pourra se soutenir encore long-tems. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne sont que des guerres de marchands , & n'en sont que plus difficiles à terminer , parce que l'esprit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres , qui sont de grandes fortunes par la ruine & le massacre de leurs compatriotes mêmes ,

voudroient que ce jeu cruel durât toujours : ils peuvent aisément acheter le Ministère & le Parlement dans un pays où tout est à vendre; de sorte que, lorsque les marchands ont déclaré la guerre à la bourse de Londres, il faut qu'elle se déclare à St. James six mois ou un an après. Voilà le grand obstacle qui s'oppose à la paix, jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre ait des Ministres assez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriser les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichissent par la désolation des peuples.. Vous dites que votre situation à Londres est bien désagréable : je n'en doute pas. Vous êtes exposé aux insultes d'un peuple brutal, & au mépris d'un Ministre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience : souffrez généreusement pour votre Roi & votre patrie; c'est la vraie

gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations , conduisez - vous avec modestie sans bassesse: la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative , tâchez sur-tout de vous faire honneur & à vos amis. Présentez mes très-humbles respects à cette personne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous : concertez-vous avec elle ; faites-nous des amis ; opposez , s'il est possible , le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéressés , qui préfèrent la guerre qui les enrichit , à la paix qui n'enrichit que la Nation.

Je suis , &c.





LETTRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE CXXVI

A M. BERRIER. 1761.

Les Français sont admirables :
le bon peuple ! Qu'un Roi est
heureux d'avoir de pareils sujets !

F vj

nous allons donc avoir une puissante marine, qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise & enchantée de ce zèle qui anime tous les ordres de l'État pour fournir des vaisseaux à l'État. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les Républiques que dans les Monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un État libre, où les particuliers aient fourni trente vaisseaux de ligne de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le Roi est attendri: jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard: au reste, il ne sera pas perdu pour cela, & servira dans une autre occasion. Les Anglois haïssent les Français de tout leur cœur, & les Français les détestent sincèrement: ils

font toujours en guerre, du moins en intention; & quand ils mettent bas les armes par lassitude ou par épuisement, c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais, Monsieur, ne pourroit-on pas tenter quelque entreprise pour le moment? L'Angleterre est entièrement dégarnie: ses flottes nous poursuivent dans les deux Indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative qui ne seroit peut-être pas aussi infructueuse que la première. Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours; & si c'est un rêve, c'est du moins le tête d'une bonne Française. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez; je n'en parlerai à personne, pas même au grand-Seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils, je crois

qu'il le mérite : c'est une famille où le courage est héréditaire , & qui a toujours bien servi. Pour l'expérience, elle viendra; il est jeune : j'aime les jeunes gens ; ils sont dociles , & aiment à s'instruire. Pour les vieux, ils sont intraitables; quand ils ont une fois pris leur pli , ils sont insupportables en affaires , comme en amour.

Ce que vous appelez ma faveur , c'est peu de chose : ce n'est pas elle qui vous soutient , mais votre mérite : vous lui devez tout, pensez-y bien. Quelquefois on m'écoute , souvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conseils , souvent on m'en attribue de mauvais : mais en général comptez que mon pouvoir est bien borné , & je ne serois pas fâchée qu'il le fût davantage , afin de ne vivre que pour moi.

n
b
v
in
d
m
à
de

A

M
ho
tu
imp
Ro
que
fam
feul

Cependant j'aime & fers de tout mon pouvoir ceux qui servent bien le Roi & l'Etat. Comme vous êtes de ce nombre, il m'est impossible de ne pas vous vouloir du bien : laissez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, &c.

LETTRE CXXVII.

A la Maréchale de BROGLIE.

1761.

MAdame, votre lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup ; mais il m'est impossible de vous soulager : le Roi est fort en colere, & je crois que M. le Maréchal n'est pas sans tort. Il vouloit vaincre tout seul, & il a été vaincu. Son ad-

verfaire se defend assez bien , il
 a une lettre en poche qui semble
 le justifier. Cependant je suis
 prête d'avouer tout ce qu'on
 voudra en faveur de M. le Ma-
 réchal : il est brave , il entend
 parfaitement la guerre ; on dit
 que c'est le seul que les ennemis
 craignent & respectent , & le seul
 qui puisse faire oublier le comte
 de Saxe , qui étoit l'ange tutélaire
 de la France. Ainsi sa gloire est
 à couvert , & le dédommage bien
 de la perte de la faveur. Voilà
 bien des motifs de consolation ,
 Madame , en attendant que la
 fortune change. le Roi est bon :
 il a beaucoup d'estime pour M.
 le Maréchal & vous devez tout
 espérer. Il faut laisser passer cet
 orage , qui ne sauroit durer ; &
 vous verrez un tems plus heu-
 reux : dans ce pays , on n'y oublie
 pas toujours le mérite , on en
 a toujours besoin. Je suis , &c.

A
 J
 Al
 av
 fan
 Il a
 tou
 ma
 tou
 me
 tail
 fort
 con
 dan
 plus
 ge t
 foun
 foun
 d'in
 (*)

 LETTRE CXXVIII.

Au Maréchal de SOUBISE. 1761.

JE vis hier le gros prince (*) Allemand , qui me parla de vous avec beaucoup d'estime : il savoit sans doute qu'il me faisoit plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre ; mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu ses batailles : consolez-vous. Le Roi est fort mélancolique : cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste & la plus nécessaire qui fût jamais , afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent : il ne signe pas un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gé-

(*) Le Prince de Nassau-de Saarbruck.

missant : il faut l'avoir vu dans ces tems d'humiliation & d'adversité pour bien juger de lui : il a l'ame belle & généreuse. Le bon droit est pour nous , & le Ciel pour nos ennemis : adorons les profonds desseins de la providence.

Quoi qu'il en soit , on a enfin mis la dernière main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique , au *pacte de famille* ; & ce que la France n'auroit osé demander , ni espérer dans les tems les plus heureux , elle l'a obtenu au milieu de ses disgraces. Les Français sont à présent Espagnols , & les Espagnols sont Français : c'est sur-tout à présent qu'il *n'y a plus de pyrénées* , comme disoit Louis XIV. On espere beaucoup de ce coup d'Etat , & les Anglois n'en feront pas contens ; ils seront obligés de séparer leurs forces

pour faire tête aux Espagnols ,
 qui ont une très-belle flotte , une
 bonne armée & de bons officiers.
 On a résolu de forcer les Portu-
 gais à se déclarer : leur neutralité
 est plus préjudiciable à nos affaires
 qu'une guerre ouverte , par les
 secours de toute espece qu'ils
 fournissent aux Anglois , dont ils
 sont les très humbles serviteurs.
 C'est une chose plaisante de voir
 un Roi de cinquante ans en tu-
 telle , avec un fantôme d'auto-
 rité , qui regne sans gloire & sans
 liberté. Une nation , qui a quel-
 ques sentimens d'honneur , doit
 vivre ou périr indépendante ,
 sans se rendre inutilement esclave ,
 ridicule & méprisable. Le Ministre
 d'Espagne agit avec beaucoup de
 zele & de chaleur. Cependant
 on croit que le Portugal refusera
 d'abandonner les Anglois : les
 intérêts du commerce de ces

deux nations sont tellement liés & compliqués, qu'on regarde une rupture comme presque impossible. C'est pourquoi les Espagnols se préparent sérieusement à faire un voyage à Lisbonne ; & la France, malgré ses pressans besoins, ne pourra se dispenser d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, M. le Maréchal, quelle est notre situation actuelle, craignant toujours, mais espérant beaucoup. J'espère aussi que vous serez employé cette année : comptez sur vos amis, &c.

LETTRE CXXIX.

A la Comtesse du BARAIL.

Vous pouvez vous assurer que le jeune Marquis ne sera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit ; mais n'est-ce

pas mon devoir de recomman-
 der les gens de mérite & ceux
 que j'estime? craignez-vous que
 je manque de mémoire? Non,
 Madame, je me souviendrai tou-
 jours de vous aimer tendrement,
 & de vous obliger. La Cour n'a
 jamais été si brillante qu'à présent
 au milieu de la misere publique.
 Nous avons une demi-douzaine
 d'Alteffes Allemandes, qui font
 grands fracas. Il y en a un sur-tout
 qui daigne me faire sa Cour. Les
 hommes, & sur-tout les Princes,
 ne font rien pour rien, c'est pour-
 quoi je devine qu'il y a quelques
 vues; mais je le laisserai venir,
 & peut-être le servirai-je, car
 j'ai le cœur bon, & il a du mé-
 rite. Le vieux Visir (*) devient
 insupportable; mais on le souffre,
 parce qu'il est nécessaire, ou
 qu'il passe pour l'être. Il est tou-

(*) Le Maréchal de Belisse.

jours mécontent, sombre & farouche: la vieillesse, comme les honneurs, change les mœurs. Cela est insupportable, & il faut pourtant le souffrir. Adieu, ma chere amie, je ne changerai jamais pour vous; car j'ai trop de plaisir à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baisers pour moi à votre petite fille, & faites mille complimens au grand homme, &c.

LETTRE CXXX.

A M. de VOLTAIRE. 1762.

JE suis déjà informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas, & votre zele pour la servir, font honneur à vos sentimens, & correspondent avec les miens. Vous

êtes comme la sentinelle de l'E-
tat: vous vous faites un devoir
de découvrir les grands crimes
& les grands abus: il faut que
vous soyez admirable en tout.
Autant que j'en puis juger jusqu'à
présent, les Juges de Toulouse
ont été bien précipités & bien
cruels: il n'y a que des contra-
dictions & des improbabilités dans
leurs procédures, ce qui est d'a-
bord un grand préjugé contre
elles: la vérité & la justice n'ad-
mettent ni contradictions, ni im-
probabilités. On dit qu'un Avo-
cat célèbre & honnête homme
travaille à un mémoire sur cette
malheureuse affaire: je le lirai
aussi-tôt qu'il paroîtra, pour me
mettre bien au fait de la question;
après quoi j'emploierai hardiment
tout mon crédit pour venger la
cause de la Justice & de la vertu
opprimée. Je suis charmée, Mon-

& fa-
ne les
œurs.
il faut
, ma
rai ja-
rop de
ous le
s pour
faites
d hom-

X.

1762.

la fan-
passée à
pour la
alás, &
r, font
& cor-
. Vous

sieur que vous vous soyez adressé à moi: cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir: & dans cette occasion je tâcherai de mériter votre estime & celle de ceux qui vous ressemblent.

Je suis, &c.

L E T T R E C X X X I.

Au Marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie sincèrement de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Les nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a long-temps que nous savons que le nouveau César n'aime pas la France: nous avons perdu une bonne

b
P
la
de
di
pl
tes
fi
vo
&
ne
don
fer
se j
une
Min
mar
Cep
soit
croit
donn
com
étoit
quer
To

bonne amie dans Elifabeth. Votre Pierre III ne se donnoit pas même la peine de cacher ses sentimens du vivant de sa tante ; & j'ai oui dire qu'il ne manquoit jamais de plaisanter sur les défaites des Russes, ou des Alliés, quand l'occasion s'en présentoit ; ce qui faisoit voir qu'il avoit un mauvais cœur & un mauvais esprit. Personne ne doute que ce Prince n'abandonne bientôt l'alliance : encore serons-nous bienheureux, s'il ne se joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonstance, votre Ministère est très-délicat : vous marcherez par-tout sur des épines. Cependant tout despotique que soit un Czar de Russie, on ne croit pas que celui-ci ose abandonner brusquement la cause commune : cette démarche, si elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation.

Tome II.

G

tion. Les Russes savent obéir ; mais ils savent aussi se défaire de leurs maîtres quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740 , à laquelle il doit sa couronne , est un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce Prince seroit sur-tout déplorable dans la circonstance ; car l'Alexandre du Nord est perdu , si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup , s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées sont fort belles , & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada : mais hélas ! celles du Canada étoient à nous.

Le Roi est fort satisfait de votre conduite ; il a beaucoup de confiance dans vos lumières ; & per-

V
Du
Ca
pla
mar
pou
gra
fible
don
dans
mor
ses ju
reper
bien
étran

(147)

sonne ne doute que si le Czar
abandonne ses amis, vous n'aurez
rien négligé pour l'en empêcher.
Je suis, &c.

LETTRE CXXXII.

Au Duc de FITZ-JAMES. 1762.

Vous avez bien raison, M. le
Duc ; l'affaire de ce malheureux
Calas fait frémir. Il falloit le
plaindre d'être né huguenot ;
mais il ne falloit pas le traiter
pour cela comme un voleur de
grand chemin. Il paroît impos-
sible qu'il ait commis le crime
dont il étoit accusé, cela n'est pas
dans la nature. Cependant il est
mort, sa famille est flétrie, &
ses juges cruels ne veulent pas se
repentir. Le bon cœur du Roi a
bien souffert au récit de cette
étrange aventure, & toute la

G ij

France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Touloufe ont la tête chaude , & plus de religion à leur manière qu'il ne leur en faut pour être bons Chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains !

Vous vous moquez de moi , M. le Duc , avec vos remerciemens. Il y avoit un poste vacant qui vous convenoit : vous le méritiez. J'en ai parlé au Roi , & voilà tout. Le service que je vous ai rendu , m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée , & soyez l'ami du Prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune Prince ira loin : il a de grands exemples dans sa famille , & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux ; on ne connoît plus la France ; la race des grands

hommes est presque éteinte : j'espere que vous aiderez à la faire revivre , & je souhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous , &c.

LETTRE CXXXIII.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

COMMENT vous portez-vous , M. le Duc ? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface qui est *la salsa del libro*. Vous savez que nous n'avons que trop long-tems fait la guerre , que nous n'y avons rien gagné , que nous avons grand besoin de la paix avec les Anglois , & que les Auglois n'en ont peut-être gueres moins besoin que nous. Eh bien ! le Roi

a résolu hier dans son conseil, de vous charger d'une petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne pour venir à Fontainebleau recevoir vos instructions : de-là vous irez à Londres, faire la révérence au bon Roi George qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le Roine savoit d'abord qui charger d'une négociation si importante & si délicate : une certaine personne a cité votre nom ; sur quoi ce bon Prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talens & votre zele pour son service. Je l'écoutois avec plaisir, & j'étois bien éloignée de parler contre ma conscience, en disant du mal de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable : il seroit plus beau d'être l'Ambassadeur d'un Roi vainqueur que celui d'un Roi

v
 ç
 p
 pa
 qu
 qu
 pe
 bo
 Fr
 &
 de
 Je
 M.
 une
 hist
 est
 —
 L
 A
 M
 est
 dan

vaincu. Mais vous êtes bon Français ; l'amour de la Patrie l'emportera sur vos répugnances. La paix que j'espère est la seule chose que je desiré actuellement , & qui puisse m'attacher encore un peu à la vie. Ma santé n'est pas bonne ; mais , si je puis voir la France paisible, le Roi content , & ses sujets tranquilles après tant de calamités , j'aurai assez vécu. Je vous salue de tout mon cœur , M. le Duc : vous aurez toujours une des premières places dans la liste de ceux que j'estime , & qui est très-courte , &c.

LETTRE CXXXIV.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

MA chere amie , car ce nom est plus beau que celui de Madame la Comtesse , & c'est pour-

quoi je m'en fers souvent , vous
 me demandez si je pense toujours
 à vous ; que ne me demandez-
 vous si je vis encore ? Pourrois-
 je oublier vos charmes & votre
 mérite ? Enfin j'espere que nous
 aurons la paix. Elle nous est bien
 nécessaire après la guerre la plus
 funeste & la plus honteuse qui se
 soit faite depuis le vieux Phara-
 mond. La gloire de la nation sous
 Louis XIV , s'est dissipée comme
 un songe , & elle ne trouve à
 son réveil qu'une honte réelle.
 Quel tems , ma belle Comtesse !
 Le Roi est chagrin , & moi je
 pleure , tandis que le monde croit
 que nous sommes ici fort contens.
 Le bonheur ne se trouve pas dans
 les Cours ni dans l'ambition , mais
 dans les cœurs modestes & mo-
 dérés , qui ne desirent , n'espé-
 rent & ne demandent rien.

Valcourt disoit hier en riant ,

qu
 do
 po
 les
 vis
 Am
 ma
 emp
 nem
 ridi
 bien
 en a
 s'il y
 folat
 tout
 lieu
 auro
 Ang
 retir
 & fa
 nos f
 emp
 tie d
 desc

qu'il auroit fallu pendre une demi-douzaine d'Officiers Généraux pour donner l'exemple , & que les Anglois avoient été bien servis depuis qu'ils avoient tué un Amiral. Le Roi ne rioit pas ; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raisonnement-là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les Anglois nous ont bien fait du mal , & nous leur en avons bien fait aussi : voyez s'il y a là quelque sujet de consolation , car il faut profiter de tout. Valcourt disoit aussi : qu'au lieu de demander la paix , il n'y auroit qu'à laisser prendre aux Anglois le reste de nos colonies , retirer nos troupes d'Allemagne , & faire une guerre défensive sur nos frontieres ; tandis que nous emploierions la plus grande partie de nos forces pour faire des descentes chez l'ennemi , le har-

celer, désoler son commerce, &c. que par - là les Anglois seroient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'Univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours : mais il auroit fallu prendre ce parti, il y a deux ans ; c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépîte contre moi-même, quand je considère quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France ; des gens qui n'étoient propres à rien & qui aspiroient à tout ; qui savoient faire des révérences & des bassesses, & couroient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes & servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent & le Roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au Prince de Conti pourquoi la France avoit tant dégénéré, &

(155)

qu'on ne voyoit plus des Turenne, ni des Villars, ni des Saxe. *C'est*, dit-il, *depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Hélas ! tout a changé. Adieu, ma belle Comtesse ; je vous aime de tout mon cœur, &c.

LETTRE CXXXV.

Au Maréchal de SOUBISE. 1762.

Nous sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y sommes pas moins sensibles. Celle de votre dernière bataille a achevé de nous jeter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du Roi & les miennes, & nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la sagesse du Prince

G vi

Ferdinand , qui avoit promis de vous battre , & qui a tenu parole. Il falloit , disent vos ennemis , qu'il comptât bien sur sa fortune , ou sur votre incapacité. Quant à votre collègue , tout le monde le justifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger si sévèrement , & moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai soin de vos intérêts , & je tâcherai de faire votre paix avec le Roi , qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se ressouviennent des dernières années de Louis XIV , leur comparent le temps présent. Nous avons tout perdu , des batailles sans nombre , un million d'hommes , nos colonies , notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent , ni ressources. Le Roi par-

loit , il y a quelque temps , de
s'aller mettre à la tête de ses
armées pour les ranimer par sa
présence. Je m'imagine que cette
démarche auroit été utile ; mais
on l'en a dissuadé. Au nom de
Dieu , M. le Maréchal , si les
affaires ne sont pas encore tout-
à-fait désespérées , tâchez de les
réparer & de nous mettre en
état d'obtenir une paix plus ho-
norable. Sur-tout, faites tous vos
efforts pour sauver Cassel , qui
feroit alors un équivalent dans le
Traité de paix. Quel est ce brave
Luckner , dont on m'a tant parlé,
& qui a acquis tant de gloire à
nos dépens ? Il faut avouer que
les Anglois sont trop bien servis.
Je hais sur-tout , & j'estime ce
Marquis de Granby , qui doit au
moins partager , par moitié , la
gloire du Prince Ferdinand. Je
conviens qu'il est bien difficile

(158)

de vaincre de pareils hommes ;
& nous craignons à tout moment
de recevoir la nouvelle de quel-
ques nouveaux désastres, à moins
que vous ne fassiez changer la
fortune ; ce que je souhaite de
tout mon cœur, sans oser l'es-
pérer.

Je suis, &c.

LETTRE CXXXVI.

Au Duc de CHOISEUL. 1762.

JE suis malade, cependant je
 tâcherai de vous répondre. Je
vous dirai d'abord que le Roi est
content & vous estime. Le vieux
Maréchal étoit trop systémati-
que, & les hommes à système
réussissent rarement. Jamais Mi-
nistre ne fut plus malheureux que
lui, excepté le Chamillard du der-

nier Roi , que l'on fit Ministre de la guerre , parce qu'il savoit bien jouer au billard. Pour moi , je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire , & de réparer ses fautes. Vous commencez dans des tems bien difficiles ; mais votre gloire en sera plus grande , si vous triomphez des difficultés , comme je l'espere.

Ce qui se passe parmi les Russes est inoui : quels maîtres ! quels sujets ! L'Impératrice Elisabeth meurt , son neveu lui succede , sa femme le supplante , & tout cela en six mois de tems. Le pauvre Pierre avoit grand tort aussi de se faire Soldat Prussien , & de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle Czarine , ni compter sur elle , quoi qu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes ,

la paix honteuse qui avoit été conclue avec la Prusse : soyez sûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus espérer beaucoup de la part des Espagnols : je les crois sinceres, mais ils sont inactifs & irrésolus. Quant à l'Allemagne ; tout y est désespéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des Français : dans cette guerre, elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainsi ce bel épouvantail du *paëte de famille* n'aboutit à rien. Les Anglois en ont eu peur : à présent ils rient avec raison de leurs frayeurs & de nos vaines espérances. Le plus sûr est donc de faire la paix : mais l'ouvrage sera difficile avec un peuple insolent dans la victoire, qui est l'ennemi naturel du genre humain, & surtout des Français. M. le Duc,

fi
gr
glo
Il
sûr
glo
ref
réc
riva
tion
leur
à la
mag
serv
Afric
l'uni
d'au
fauv
forti
les
& d
s'en
vaiss
clara

si vous venez à bout de cette grande affaire , vous aurez la gloire d'avoir sauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre : cela est impossible ; les Anglois & les Français ne peuvent rester long-temps amis : la haine réciproque des deux nations , la rivalité du commerce , l'opposition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'est pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conserver quelques établissemens en Afrique & dans les Indes : c'est l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine , de sauver notre commerce , de nous fortifier par-tout , & d'attaquer les Anglois avec plus de succès & de sûreté , quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux marchands avant la déclaration de guerre étoit une ac-

tion infâme que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes ; & ils nous donneront des loix ! j'espere que cela ne durera pas : tâchez, M. le Duc, de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra ; après quoi préparez-vous à la guerre.

Je suis, &c.

LET TRE CXXXVII.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

JE voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déjà à courir, lorsqu'une femme que vous connoissez, m'est venue interrompre brusquement. Allons, Madame, m'a-t-elle dit, laissez-

là
men
l'ai
avo
la g
tout
sans
trop
cepe
un p
embr
fille.
rable
yeux
dans
fait ;
ceur
cœur
bienh
& de
ma m
qui co
Jamai
dit de

là votre Lettre & vos compliments ; il faut nous divertir. Je l'ai suivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la grosse Duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir réussir : j'étois de trop mauvaise humeur. A la fin cependant nous avons vu entrer un petit Ange, que j'ai beaucoup embrassé & caressé : c'étoit votre fille. En honneur, elle est adorable, la petite : elle a de beaux yeux, de beaux traits ; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait ; beaucoup d'esprit, de douceur, de modestie & un bon cœur : l'homme qui l'aura, sera bienheureux, s'il est digne d'elle & de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que

celle de cette aimable enfant. On a joué , on a ri , & puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir , je me suis aussi-tôt mis à vous écrire. A propos , connoissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille ? Il étoit hier à la Messe du Roi , auprès de la belle Marquise de Gondi. Elle l'avoit vu deux ou trois fois chez ses amies , & lui avoit parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt , avec sa figure abominable , se met dans la tête qu'elle est folle de lui ? Il étoit donc à la Messe à côté d'elle , sans qu'elle s'en apperçût , & il ne savoit comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux : il lui pousse donc rudement le bras , & fait tomber ses heures , afin d'avoir la satisfaction de les ramasser , &

de
lui
eu
de
qu
ce
de
vis
ren
qu
été
par
un
lad
em
au
S'il
des
l'an
est
mo
me
trè
cro

de lui baiser la main. Tout cela lui a réussi jusqu'au baiser, qu'on eut l'adresse d'éviter. La Dame, de retour chez elle, lui a fait dire que son procédé avoit été indécent & grossier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer son visage, & qu'elle souhaitoit sincèrement qu'il devînt aussi sensé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui se croit un Adonis. Il en est tombé malade : quatre Médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le transport au cerveau, & il est à l'agonie. S'il meurt, son histoire sera une des plus tragiques dans celles de l'amour-propre. Mais hélas ! qui est-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle, contre un où je n'en crois rien du tout. La Duchesse

vous a-t-elle vue , comme elle l'avoit dit ? Elle est du très-petit nombre des femmes estimables. Elle a beaucoup de Religion , d'esprit & de gaieté : ce sont les personnes que j'aime , quoique je ne les suive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... (*) elle est folle à lier. Hélas ! c'est l'amour , le tendre amour qui en est la cause. L'autre jour elle fut si contente de son amant , qu'elle lui donna son portrait enrichi de diamans , qu'elle avoit reçu la veille de son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa Maîtresse. Il avoit beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part , & lui demande cent pistoles sur son bijou. La pauvre B.... est enragée de cette marque de mépris , & veut tout de bon

(*) La Duchesse de Beauvilliers.

renoncer à l'amour : personne n'en croit rien ; mais en attendant, elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y a point de nouvelles. Nous passons notre tems à l'ordinaire, à nous ennuyer, & nos Ministres à bâtir des châteaux en Espagne. Les habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une fête séculaire : il y a presque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être François, & ils vont s'en réjouir solennellement : cela fera rire les Anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, & tout dire sans crainte & sans réserve. Venez, que je vous embrasse : mais hélas ! je n'ai pas les bras assez longs, &c.

LETTRE LXX XVIII.

A Madame l'Abbesse de CHELLES.

(*) 1762.

JE recommande à vos prieres le Roi, la France & moi, avec tout le reste : le Ciel n'est jamais sourd aux prieres des Saints. On va travailler à la paix ; mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner. C'est une grace, Madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuse d'avoir quitté ce monde bas & méchant ! Il y a de belles Dames qui me portent envie, & moi j'en vie leur liberté. La raison, les années, le malheur des temps, le mépris, les petites vanités des Cours qui font pitié quand on les connoît, m'ont jettes

(* (Auparavant Mlle. de Rupelmonde,

dans

dan
dég
gra
Cep
joie
la
qu'a
vou
lui d
& e
à pl
diffin
toujd
ment
& vo
ferve
tre. l
servin
dans
tesse
invita
foible
mes c
dame
To

dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai désiré les grandeurs, & m'en voilà rassasiée. Cependant il me faut porter la joie sur le visage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente : Sire, lui dis-je, je suis fort contente, & en même temps, je suis prête à pleurer, me voyant forcée de dissimuler. Le Roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa Cour; il vous regrette & vous admire : il dit que vous servez à présent un meilleur Maître. Hélas ! je voudrois bien le servir ce meilleur Maître. J'ai dans l'esprit que l'ennui, la tristesse qui m'accablent, sont une invitation de sa part : mais je suis foible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous salue, Madame, avec le respect & l'affec-

tion que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

LETTRE CXXXIX.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

Vous avez donc vu la Capitale & les nouveaux Romains, comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le Roi George vous a bien reçu ; les Seigneurs vous caressent, & la canaille vous siffle : c'est tout ce que nous avions prévu. Le grand point est de s'attacher au principal : il faut parler au pilote & aux officiers du vaisseau, sans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'histoire de votre soupé de Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste, la paix n'est pas faite, & votre hôte vous a traité en en-

nemi. Les Anglois , dites-vous ,
 ont généralement désapprouvé la
 conduite de cet honnête homme :
 la réparation est généreuse & suf-
 fisante ; mais je ne crois pas que
 vous soupiez jamais chez lui. On
 admire vos dépêches , le Roi est
 très-content. On est prêt à céder
 volontiers le Canada aux Anglois :
 grand bien leur en fasse ! Mais ,
 pour les Isles & Pondichery , il
 faut les sauver à quelque prix
 que ce soit. Quant à la rançon
 des prisonniers & aux billets du
 Canada , il n'y aura pas de diffi-
 culté : c'est un petit mémoire de
 Marchand , qu'il faudra payer
 aussi-tôt. Je vous prie de ne pas
 oublier de présenter mes respects
 à la grande Dame : la bagatelle
 que je lui ai envoyée , est trop
 payée par la bonté qu'elle a eue
 de la recevoir : nous nous recom-
 mandons toujours à elle. Je suis. &c.

L E T T R E C X L.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

Que dites - vous de l'Archevêque (*) ? N'est-il pas plaissant de venir nous fatiguer de sa bulle & de ses querelles avec le Parlement , tandis que nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur le succès de la guerre , ou les négociations de la paix ? C'est comme si on disoit à un homme de venir séparer des enfans qui se battent dans la rue , tandis que le feu est dans sa maison. Je suis bien en colere , Madame : de quels charmes voulez - vous parler ? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit , qui avoit fourré cette phrase-là pour vous. Hélas ! mes charmes sont

[*] De P...

par
l'av
mi
de
L
Lon
que
gue
fair
fair
ren
des
céd
neig
leur
gran
neur
amis
Il
cont
que
rend
après

[*]

(173)

partis avant moi. De grace , à l'avenir , mettez beaucoup d'amitié dans vos lettres , & point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le Duc nous mande que les Anglois favent faire la guerre , mais qu'ils ne favent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des sacrifices : ils nous rendent notre sucre & les toiles des Indes ; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada : grand bien leur fasse ! La perte n'est pas grande , excepté celle de l'honneur , qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien servis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. L'Ambassadeur que vous savez (*), m'est venu rendre ce matin une visite , & après les premiers complimens ,

(*) Le Duc de Bedford.

il s'est écrié : *En vérité, Madame, vous avez de beaux yeux !* Je me suis tournée vers lui , & lui ai demandé gravement s'il parloit à moi. Eh ! à qui parlois-je donc ? dit-il : ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire , & m'a donné tant de vanité que je me suis d'abord habillée en couleur de rose comme une petite fille. Mais voilà par malheur qu'en passant devant une glace , j'ai rencontré un visage maigre de quarante ans. J'ai demandé qui étoit cette femme-là : on m'a dit que c'étoit moi , & sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Mais parlons sérieusement , ma belle Comtesse ; je vous aime avec une tendresse dont je suis quelquefois surprise , & dont je ne me ferois jamais cru capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand

pla
am
car
po
l'a
ni
vo
ég
inf
né



Au

I
cie
env
vel
ma
tan
lou
plu
nai

(175)

plaisir de ma vie : *Dolce vita
amorosa : perche si tarde nel mio
cor venite ?* C'est de mon amitié
pour vous au moins que je parle :
l'amour ne mérite ni mes éloges
ni mes regrets. Ayez soin de
votre santé, si vous avez quelque
égard pour la mienne. La belle
insensible vous salue, & m'a don-
né un baiser pour vous, &c.



LETTRE CXLI.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remer-
cier, M. le Duc : vous ne nous
envoyez que de bonnes nou-
velles, & vos lettres sont char-
mantes. La politique, qui rend
tant d'hommes sombres & ja-
loux, ne fait que vous rendre
plus aimable. Je crois voir la ca-
naille de Londres, avec un air

H iv

bête , vous regarder comme si c'étoit le Rhinocéros , & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens , vous n'avez , dites-vous , qu'à vous en louer ; je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là , qui , pour les manieres , la politesse , la magnificence & les sentimens , auroient pu vous donner des leçons. Vous avez la modestie de dire que c'est à votre caractère public qu'on fait accueil : point du tout ; j'ose dire que c'est à vous-même : on voit votre mérite , & on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la Bourse de Londres , & on vous a hué. Mais pourquoi y alliez - vous ? J'aimerois autant m'aller exposer dans la Forêt noire. La populace Angloise n'est ni polie , ni aimable : c'est peut-être tant mieux.

Il
fi
ce
à l
ch
d'a
me
la B
con
nou
vo
M.
de f
je
me

(A
J
M.
& d
par

(177)

Il y a des gens qui pensent que si ce peuple le devenoit jamais, il cesseroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre mission, tâchez, M. le Duc, de votre côté, d'adoucir certains articles, comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne sauroit accepter à des conditions aussi honteuses. Nous nous en rapportons toujours à votre sagesse & à vos lumières : M. de Choiseul vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur présenter mes devoirs, &c.

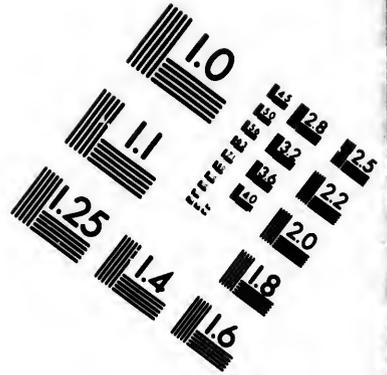
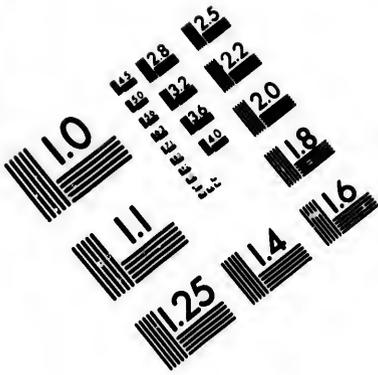
LETRE CXLII.

Au même. Octobre, 1762.

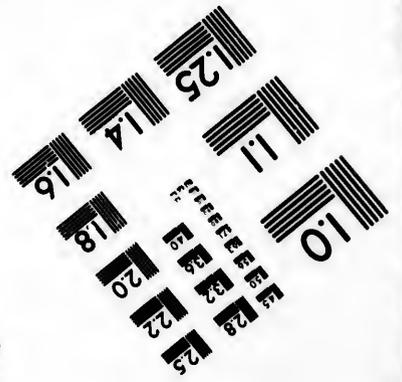
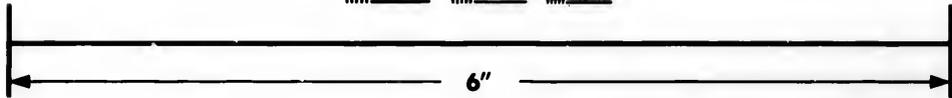
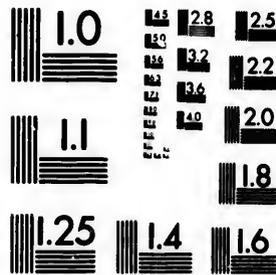
JE vous remercie beaucoup, M. le Duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négoc-

H v





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 32
E 36
E 22
E 20
E 18
6

10
E 31

ciation. Elle va rapidement , & elle ne pouvoit être en des meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux Maréchal de Bellisle , qu'il n'y avoit point de pays au monde, où il fût plus aisé de femer la division qu'en Angleterre : il faut qu'il y ait toujours deux factions ; il ne s'agit que d'en gagner une , & vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disoit aussi quelquefois en riant , que , s'il étoit assez riche & assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre , rien ne seroit plus facile que de trouver des Marchands qui la vendroient. Après tout , les Anglois sont de bonnes gens : ils sont actuellement raisonnables , & sincères dans leurs procédés. Le seul obstacle à la paix , l'année dernière , étoit ce vieux renard de Pitt : il sentoit bien qu'elle étoit nécessaire ; mais il ne vou-

loit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît sa faveur parmi la populace, à qui il jugeoit bien qu'elle seroit odieuse, & afin qu'il pût désoler son Roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là est très-habile Ministre sans contredit; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année passée, & je ne fais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre nation. Satisfaction est puissante, & il est impossible d'acheter toutes ces gens-là: en pareil cas, il faut se fortifier d'un autre côté.

Il est certain, M. le Duc, que vous vous conduisez avec une adresse infinie: c'est un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus nécessaire qui fût jamais: c'est une obligation que le Roi & la France vous auront.

Est-il vrai qu'il y ait beaucoup de prisonniers Français en Angleterre , qui s'y sont mariés , & ont établi des manufactures de batistes ? Examinez cela , s'il vous plaît ; & voyez s'il seroit possible de prévenir la perte de tant de sujets du Roi , & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je souhaite que vous passiez aussi agréablement votre temps à Londres , que le Duc de Bedford le fait à Paris : il se réjouit , & paroît fort gai. Sa commission n'est pas embarrassante : il n'a qu'à dire oui , ou non , à ce qu'on lui propose ; ce qui lui laisse beaucoup de temps pour les amusemens. Les Anglois ne savent pas rire chez eux ; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous , M. le Duc , vous n'avez certainement pas le temps de vous divertir ; les affaires vous

occupent tout entier : ces soins sacrés qui regardent la patrie , sont les plaisirs des belles-ames. Je vous salue de tout mon cœur : j'espère que vous penserez aux petites emplettes que vous savez , & que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je suis , &c

L E T T R E C X L I I I .

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit , ma tendre amie , c'est-à-dire , qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir ; car à présent je n'en connois guere d'autre que celui de lire vos lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre santé , & de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous avons eu ici le vieux Roi Stanislas : il est toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le second point : c'est une sainte, dont la vue seule afflige les pauvres pécheurs. Stanislas aime fort les Jésuites qui dirigent sa conscience & ses revenus : ainsi les voilà en bonnes mains. Cependant , par égard pour son rang , son âge & ses vertus , la proscription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas jusqu'en Lorraine : ce bon Prince en mourroit de chagrin , & il est bon qu'il vive encore , pour l'exemple des Rois & pour le bien de ses peuples. C'est une chose étonnante & en même temps fort naturelle que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de se promener par tout le pays dans une caleche : il

n'avoit qu'un seul Page avec lui dans ces courses , & il s'amusoit à fumer avec une grande pipe à la Turque de six pieds de long. Comme on lui représentoit un jour à ce sujet , qu'il expofoit fa personne sacrée : *Eh ! qu'ai-je à craindre* , dit-il , *ne suis-je pas au milieu de mes enfans ?* Voilà , selon moi , un mot sublime , que les Souverains devroient bien méditer. Il seroit à souhaiter qu'ils sentissent tout comme lui , le bonheur d'être aimés , & qu'ils méritassent de l'être. Sa bonté lui a acquis le surnom de *bienfaisant* , qui est , à mon gré , le plus grand & le plus beau des titres pour un Roi.

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux Puissances belligérantes , pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux , il auroit bien prévu

qu'on la mépriseroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre ; mais un Beau-pere n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre & ses ennemis. Au reste cette démarche irrégulière lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui est sans cesse le jouet de l'ambition des Princes.

Vous voyez , ma très-chère , que je retombe toujours dans la morale. C'est un sujet que j'aime , & qui me convient , pour bien des raisons : vous les sentirez vous-même un jour aussi bien que moi.

La paix est presque conclue , & nous nous en réjouissons comme des joueurs qui , après avoir presque tout perdu , viennent à bout de sauver quelques louis-d'or qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la

pr
le
av

C
que
mai
d'al
mau
lie a
sonn
pou
hom
Rou
tout
bizar
si fing
je n'a
tête :

premiere occasion. Adieu, ma belle Comtesse, réjouissez-vous aussi avec nous & aimez-moi. . . .

LETTRE CXLIV.

A la même. 1760.

OUI, Madame, j'ai vu quelque chose de la *Nouvelle Héloïse*, mais je n'ai pas eu la patience d'aller jusques au bout. Quelle mauffade créature que cette *Julie d'Étanges* ! Combien de raisonnemens & de babils vertueux pour coucher à la fin avec un homme ! Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou malgré tout son mérite : il a des idées bizarres : il écrit d'une manière si singulière & si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête : car la sagesse est simple,

unie , douce & sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre , bourru , grossier , avec autant de soin que d'autres à être amusans , gais & polis. Il y a quelque temps qu'ayant appris qu'il étoit pauvre , je voulus lui envoyer une bagatelle ; mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre , il falloit user d'artifice , & donner le change à sa délicatesse , ou à son orgueil , comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un , qui lui porta des cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage , dont je n'avois réellement que faire , & on lui compta cent louis pour sa peine. *Non , non , c'est trop* , dit le bourreau : *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs , laissa le res-

te , & se renferma sur le champ dans la caverne , pour se caresser & s'admirer soi-même. Vous m'avouerez , ma chere , que voilà un original d'une nouvelle espece. Les anciens Cyniques méprisoient tout , l'or , la table , les plaisirs , & les Rois , pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là , & n'en est que plus à plaindre. Les Cyniques avoient grand nombre d'admirateurs , & ils avoient quelquefois la satisfaction d'insulter à des Rois , qui étoient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus , & je ne crois pas que jamais Jean - Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV , *Ote-toi de mon soleil.* Cependant j'admire son éloquence & la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que

lui , & je l'aurois obligé très-volontiers , s'il l'avoit voulu. Après tout , cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre , toujours grondant , toujours mordant , toujours argumentant , & cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie aimable , douce , touchante , sans raisonnemens alambiqués , sans argumens d'avocat , & sur-tout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas démon goût ?

Ne montrez cette lettre à personne & jugeons les livres pour nous-mêmes , sans rien prétendre , ni rien affecter. Voilà une longue lettre sur des riens ; mais je n'avois rien à vous dire , & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix , que cette paix sera humiliante , que le Comte plaît toujours beaucoup au Roi , & que

je v
ma
mor
jour
plus
ne s

L

V
pauv
mais
l'estir
» Mc
» cor
» plu
» j'es
» ren
» je n

(*)
dame , a

je vous aime de tout mon cœur :
 mais vous savez tout cela. Adieu,
 mon amie , souvenez-vous tou-
 jours de la belle déesse , qui n'est
 plus ni belle ni déesse , & qui
 ne s'en foucie guere. . . .

LET TRE CXLV.

A la même. 1762.

VOUS me parlez toujours du
 pauvre M... (*). Je le souffre ,
 mais je ne suis pas obligée de
 l'estimer. Je lui dis quelquefois :
 » Mon pauvre ami, vous devriez
 » considérer ce que vous étiez ,
 » plutôt que ce que vous êtes :
 » j'espérois que la vanité vous
 » rendroit un galant homme , &
 » je me suis trompée. Vous pre-

(*) Le Maquis de Marigni , frere de Ma-
 dame , autrefois M. Poisson.

» nez des airs de grand Seigneur,
» qui sont insupportables dans
» ceux qui sont nés grands Sei-
» gneurs, mais ridicules dans un
» homme comme vous ». Eh
bien ! il écoute tout cela , dit
que j'ai raison , me remercie ,
& va de - là se faire appeller
Monseigneur par D... & ses pa-
reils. Comme je désespère de le
corriger , j'ai résolu de lui lais-
ser recueillir la haine & le mé-
pris de ceux qui ont le malheur
de l'approcher puisqu'il n'y est
pas sensible. Je l'appelle aussi
quelquefois *Monseigneur* , & il
ne voit pas que je me moque de
lui. Mais laissons-là ce pauvre
homme , & parlons de vous , ma
chère : vous êtes bonne , vraie ,
décente : vous connoissez le
monde qui vous estime ; tout le
monde vous honore , vous ai-
me & vous recherche. Conti-

nuez à vous faire estimer : c'est le seul plaisir solide de la vie , & je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imagine que les belles qualités des personnes que j'aime sont aussi les miennes : telle est la délicatesse des cœurs qui se chérissent véritablement comme les nôtres.

Que vous dirai-je du Duc de B..(*) ? Nous l'avons reçu comme un ange de paix ; mais cet ange est vieux , & n'est pas aimable. Il m'a rendu visite en cérémonie , & je l'ai reçu sans façon. Il parle assez bien , mais il raisonne assez mal , & ne me paroît pas avoir l'esprit juste ; ainsi c'est le meilleur Ambassadeur qu'on pût nous envoyer. La première qualité d'un Ministre public est de savoir bien mentir

(*) Bedford.

pour l'avantage de son pays : le Duc ment comme tous les autres ; mais il ne fait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les pistoles d'Espagne, qu'il ne hait pas les louis-d'or de France , & qu'il a pour règle inviolable de faire d'abord son profit & puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai , mais je ne le crois pas ; il est assez riche pour pouvoir rester honnête homme. Nos ministres ont tous les jours des conférences avec lui ; il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu , on n'en a pas été épouvanté. En cinq à six heures de temps on a deviné tous ses secrets , ce qu'il vouloit dire & ce qu'il ne vouloit pas dire , sans même qu'il s'en doutât ; de sorte qu'on fait déjà quelles seront les conditions de la paix , comme si elle étoit déjà

dé
G
d'I
be
Du
dan
son
Rou
pap
rép
étoi
mais
qui
Prin
que
plais
V
pauv
on l'
pécun
crime
de p
son p
malhe
To

déjà faite avec les Rois de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du Roi George, le Duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, demanda hier à son Gouverneur *s'il y avoit deux Rois de France, & si son grand-papa avoit un collegue.* On lui répondit que son grand-papa étoit réellement Roi de France, mais qu'il y avoit un homme qui disoit qu'il l'étoit. Le petit Prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme étoit fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté: on l'accuse de concussions, de péculat, & de toutes sortes de crimes: mais on ne l'accuse pas de poltronerie. On va lui faire son procès; je plains tous les malheureux: cependant la justice

veut qu'il souffre , s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuse aussi , quoique d'une autre maniere. La misere publique dont on m'accuse , la haine de mes ennemis , l'ennui de la Cour , une mauvaise fanté qui empire tous les jours , les rides que je commence à appercevoir sur mon visage & que d'autres ont apperçues avant moi , tout en un mot sert à rendre ma situation aussi triste que d'autres la croient agréable. Cependant , je ne suis pas tout-à-fait à plaindre , puisque j'ai une amie , à qui je puis montrer mon ame toute entiere , qui me plaint sincérement , & me console. Qui m'auroit dit , il y a une douzaine d'années , que j'aurois besoin de consolations ! Adieu , ma très-chere , je vais pleurer , & penser à vous.

Je suis , &c.

L

Au M

C E

de la p
l'Angle
trop vr
que au
dette é
richesse
& ce q
quemen
mence d
être qu
seulemen
glois se
banquer
térêt de
seroit ég
serions
compre
les appro

L E T T R E C X L V I .

Au Maréchal de NOAILLES. 1762.

C E que vous m'écrivez au sujet de la présente négociation avec l'Angleterre , n'est peut-être que trop vrai. Elle est accablée presque autant que nous , elle a une dette énorme & effrayante ; ses richesses ne sont que du papier , & ce qui la soutient , c'est uniquement son crédit , qui commence cependant à baisser. Peut-être que si la guerre continuoit seulement encore un an , les Anglois seroient obligés de faire banqueroute , ou de déduire l'intérêt de leur fonds ; ce qui leur seroit également funeste , & nous serions amplement vengés. Je comprends toutes ces raisons , je les approuve , & je vous en suis

obligée. Mais le Roi est las de la guerre ; il est le maître & il faut obéir. Cependant , M. le Maréchal , continuez-moi vos avis ; la singularité de ma situation me les rend nécessaires , & la supériorité de vos lumières me les fait estimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la Cour ? Vous y trouveriez des amis sinceres , à qui vous seriez utile , & qui à leur tour seroient charmés de vous servir. Considérez d'ailleurs, qu'il est fort incommode de ne pouvoir conférer que par lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche ; & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choses que vous pourriez me dire , & que j'ai besoin de savoir. Mais vous aimez votre repos , & votre liberté ; hélas !

vous
envi
hom
n'est
que
mon
gens
& il v
sûr ,
certai
tout f
fait qu
en att
Ma
glois ,
est bie
tance
faits f
l'esprit
son qu
qu'un
rue les
t-il po
der pe

vous avez bien raison , je vous envie. Votre fils sera un galant homme digne de vous ; mais il n'est pas encore aussi Philosophe que son pere , car il aime le monde , comme tous les jeunes gens qui ne le connoissent pas , & il veut faire son chemin. Soyez sûr , Monsieur , qu'il y a une certaine personne qui l'aidera de tout son pouvoir , & qui a déjà fait quelques bagatelles pour lui , en attendant mieux.

Mais , pour revenir aux Anglois , ne trouvez-vous pas qu'il est bien dur de payer la subsistance des prisonniers qu'ils ont faits sur nous ? Il me vient dans l'esprit à ce sujet une comparaison qui me semble juste. Supposé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de son voisin , auroit-il pour cela le droit de les garder pendant sept ans , & puis

d'exiger que ce voisin lui paye leurs pensions , lorsqu'ils lui sont rendus ? N'y a-t-il pas là deux injustices ? Mais par malheur il ne s'agit pas ici de justice , la force a enlevé les enfans du Roi , & la force oblige à payer leurs dépenses. Dieu soit loué de tout ! mais les choses vont horriblement mal dans ce monde , comme disoit le philosophe Martin.

J'embrasse toute votre famille : quand m'enverrez-vous la petite Henriette ? Je meurs d'envie de la voir , quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs , en me rappelant le souvenir de ma chere Alexandrine , qui avoit comme elle un bon cœur & un très-beau visage. Hélas ! la mort me l'a impitoyablement enlevée , lorsque j'étois sur le point de la marier , & cela en vingt-quatre heures de temps. Que je la hais cette mort,

non p
les pe
m'arr
pouv
Volta
ferois
je le
Je
la me
fait q
faute
qu'il y
mée c
ment
menc
a beso
se rem
lade c
gereu
se ten
d'une
bre d
tous l
remed

non pas tant pour moi , que pour les personnes que j'aime, & qu'elle m'arrache d'entre les bras ! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire , la belle satyre que je ferois contre elle ! mais hélas ! je le fais , fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner la mémoire de Dubrét : je n'ai fait que le parcourir à la hâte , faute de temps ; mais je crois qu'il y a du bon. Je serois charmée que son projet fût véritablement utile & possible au commencement de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre. C'est comme un malade qui sort d'une maladie dangereuse , & qui ne sauroit trop se tenir sur ses gardes de peur d'une rechûte. Il y a grand nombre de Médecins qui adressent tous les jours au Ministère des remèdes qu'ils disent excellens &

infaillibles : mais nous craignons les charlatans & les empiriques. Vous, Monsieur, qui connoissez si bien la maladie de l'Etat, fournissez-nous des remèdes bons & sûrs ; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais & les connoître. J'attends une lettre, & je la veux bien longue pour mon plaisir & mon instruction. Adieu, Monsieur, soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi.

Je suis, &c.

LETTRE CXLVII.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

ENfin, après six semaines de conférences, de complimens & de patience, on a conclu les *Préliminaires* de la paix ; & tout le monde est dans la joie : car cette

guerr
Le H
lorsq
les a
en di
signé
crois
1735
Lorra
signer
souvie
paroi
pour f
d'autr
celui
mais c
Roi.
singuli
tune c
celle c
deux c
pectés
plus d
ce n'a

guerre étoit un horrible fardeau. Le Roi revenoit de la chasse , lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté , en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735 , par laquelle il gagna la Lorraine , étoit plus agréable à signer : mais peut-être ne s'en souvient-il plus. Sa bonté d'ame paroît bien ici , & son amour pour son peuple ; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de soulager son peuple : mais c'est beaucoup pour un bon Roi. N'admirez-vous pas cette singuliere conformité entre la fortune de cet excellent Prince & celle de Louis XIV ? Ils ont tous deux été heureux , craints & respectés de toute l'Europe pendant plus de quarante ans ; après quoi ce n'a plus été qu'un long & dé-

plorable enchaînement de calamités , de pertes & de misere. Quels temps , hélas ! Aurois-je jamais cru vivre assez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié , à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace ? Un soldat , qui servoit dans la dernière guerre sous le Maréchal de Saxe , répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit son pays : *J'ai l'honneur d'être Français*. Qui oseroit en dire autant aujourd'hui ? Cependant tout le monde est en l'air au sujet de ces *Préliminaires* : tout le monde s'embrasse , se caresse , se félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende fous , comme la douleur nous a rendus misérables.

Hier la petite Marquise , que vous savez , courut chez moi toute essoufflée , toute suante ,

tou
dan
soit
dis-
Mac
mou
elle
rêt
Elle
l'enf
déco
aima
voule
qu'ell
la pa
de lu
nos h
J'ir
j'esper
voir.
la fou
parce
tout
donne

toute palpitante. Est-il vrai, Madame, me dit-elle, que la paix soit faite ? Non, Madame, lui dis-je, mais elle se fera. Eh quand, Madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand se fera-t-elle ? Je lui demandai quel intérêt si vif elle prenoit à la paix. Elle se mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la pressai, & découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïssoit la guerre & aimoit la paix de tout son cœur à cause de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'espère que vous viendrez me voir. Je ferai seule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux cents louis

à la petite La Vergue : j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs & son esprit : je lui ferai toujours du bien , si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle sache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien , mon frere aussi ; & vous aussi à ce que j'espère. Adieu , il y a long-temps que je n'ai été d'aussi bonne humeur qu'à présent , à cause de cette paix qui doit réjouir tout le monde , & parce que je m'attends à vous embrasser dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N.... grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans un certain endroit. Je voudrois bien savoir si un loyal Chevalier doit rire dans l'absence de sa Dame. Quelle horreur : Manger une omelette brûlante sur le

de
C
to
gé
ma
re
co
né
c'e
pas
a d
le r
&
veu
ner
m'a
cam
se fo
lerie
mise
dans
res &
peu
les f

derriere nu d'une pauvre fille !
Cette aventure a transpire malgré
toute sa finesse , & on convient
généralement que c'est une fort
mauvaise & fort cruelle plaisan-
retie. Nous connoissons ici son
complice. Ils ont , dit-on , don-
né cinquante louis à cette fille :
c'est quelque chose , mais ce n'est
pas assez pour le martyre qu'elle
a dû souffrir. Il faut avouer que
le monde est quelquefois bien fou
& bien méchant. Les femmes
veulent aussi commencer à don-
ner des scènes. Des Dames qu'on
m'a nommées , revenant de la
campagne la semaine derniere ,
se sont arrêtées dans une hôtel-
lerie pour se rafraichir ; & s'étant
mises à boire , elles ont cassé ,
dans leur belle humeur , les ver-
res & les vitres pour imiter un
peu le tapage des hommes. Quel-
les femmes ! Adieu , encore une

fois. Est-ce que vous ne me dites pas de finir ? Je suis, &c.

LETTRE CXLVIII.

A la même. 1762.

LE plaisir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chere Comtesse : je ne fais d'autre moyen de le rappeler & de me consoler que celui de vous écrire. Vous savez que nous étions aussi transportés de la conclusion des *Préliminaires*, qu'un pauvre mourant, à qui son médecin annonce qu'il lui sauvera la vie : mais voici bien d'autres nouvelles. Les Anglois, c'est-à-dire, les Marchands & le petit peuple, jettent feu & flammes : ils parlent de pendre le Ministre qui osera faire la paix, le Ministre qui la négociera, & Ministre qui l'approu-

ver
fait
feu
fera
vou
don
gue
il ju
Ma
ce c
tren
bien
ne s
y a
sept
qui
& se
biter
Quan
quel
autre
par

(*)

vera. Le pauvre Duc de B... (*) fait pitié ; il tremble à l'idée seule de la réception qu'on lui fera à son retour. Mais , dites-vous , le Roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre , & de faire la paix , quand il juge à propos ? Pardonnez-moi , Madame , il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B... a donc à trembler ? Madame , vous êtes bien ignorante , est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un Roi qui loge à S. James , sept ou huit cents autres Rois qui s'assemblent au Parlement , & sept ou huit millions qui habitent les Villes & la campagne ? Quand le Roi de S. James fait quelque chose qui déplaît aux autres , ils commencent d'abord par murmurer , par écrire , par

(*) Bedford.

cabaler ; puis ils pendent ses Ministres , & lui coupent la tête à lui-même , ou le chassent s'ils peuvent. Le même homme qui lui baise la main aujourd'hui pour obtenir une place , lui fera demain la guerre s'il lui en refuse une seconde , en protestant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc , Madame , qu'il n'est pas aussi facile de finir la guerre que de la commencer , dans ce pays de la rate & de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage est trop avancé pour le laisser-là. Nous avons beaucoup d'amis à la Cour de Londres & au Parlement ; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle Dame , qui aime tant la paix , de ne pas perdre courage & de se consoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau , &

mon
ter à
neur
avec
un h
ma h
jeune
je ne
dame
plaisir
qu'elle
son m
avant
être ju
de se f
ne vou
nouvel

L E

V Ou
chère a

mon Chevalier vint me présenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de Reine, comme un hommage naturel, rendu à ma beauté, car je me croyois jeune & jolie; mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à Madame de L... que je la verrai avec plaisir; j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas son mérite, que je considère avant toutes choses: car il faut être juste; cela vaut mieux que de se fâcher. Je vous embrasse: ne voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable?

LETTRE CXLIX.

A la même.

VOUS n'avez pas besoin, ma chère amie, de recommander le

Marquis : tout le monde l'estime.
 Je n'ai jamais connu de tête plus
 claire , ni plus propre aux affai-
 res. Mais il ne faut pas oublier
 de vous dire que j'ai pensé hier
 casser la mienne. Il s'agissoit
 de passer une porte : une Dame
 vouloit que je passasse la pre-
 miere , & moi je ne le voulois
 pas. En reculant au milieu de
 cette belle dispute , voilà - t - il
 pas que mon pied s'embarraffe
 dans ma robe , & je tombe sur
 le front ? J'en suis pourtant quitte
 pour une petite bosse , qui est
 une glorieuse marque de ma po-
 liteffe. On jouera bientôt ici *Esope*
à la Cour : ne voulez-vous
 pas y venir ? Nous avons dans
 cette Cour quantité d'hommes
 qui sont à la vérité aussi laids
 qu'*Esope* , mais très-peu qui
 soient aussi sages. Je voudrois que
 cela pût les corriger ou du moins

les
 Re
 ma
 be
 po
 fen
 est
 dor
 tan
 vie
 cha
 un
 m'é
 ple
 ne à
 touj
 hon
 fem
 tré
 s'il l
 céré
 ce q
 phin
 na h

les rendre plus modestes. La Reine parla hier de vous , & demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'estime & d'amitié pour les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne Princesse est sans contredit la *femme forte* dont parle ce Roi Juif qui aimoit tant de femmes : elle souffre sa vieillesse , ses infirmités , ses chagrins (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par son exemple que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. Le Roi vit toujours avec elle , comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime ; il est pénétré de sa vertu , & je crois que s'il lui survit il la regrettera sincèrement. Vous dirai-je encore ce que vous savez , que le Dauphin ne m'aime pas ? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il

passoit dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte : je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce Prince a de grandes qualités, un bon cœur & peut-être trop de dévotion : mais sur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus, c'est son attachement pour le Roi : il l'aime tendrement, & c'est peut-être le seul héritier qui verseroit des larmes sincères à la mort de son Pere. Ces vertus sont rares mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience, & quand j'y trouve un respect sincère & naturel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'estimer un peu.

Je
que
che
Ce
l'ai
vie
me
le:
flex
effe
enn
me
très
cett
soir
ver

A
J'A
gneu

Je fais que cela ne suffit pas , & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espère qu'à force de l'aimer & de la désirer , elle me viendra. Me voilà encore , comme vous voyez , dans la morale : jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent : c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient , passez-les , mais aimez-moi toujours. Adieu , ma très-chère , embrassez-moi sur cette joue , puis sur l'autre : bon soir , je vais me coucher & rêver à vous.

Je suis , &c.

LETTRE CL.

A M. l'Archevêque de Paris.

J'Ai reçu votre lettre , Monseigneur : elle m'a surpris & affli-

gée. On se plaint ici que le Clergé fait trop de bruit sur des riens. Je fais au moins qu'il tourmente cruellement le Roi. Je souhaiterois que certains Prélats, au lieu de se regarder comme des Pères de l'Eglise, & de faire des mandemens que le Parlement brûle & que la Nation méprise, voulussent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modestie & de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confession sont une chose excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur, que ces querelles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois, & scandalisent tout le Royaume: si cependant je me trompe, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même temps je voulois m'expliquer une

bon
Jésu
ner
Un
me
rien
le q
leur
Rois
souff
de l
me j
drois
net.
rité
qu'on
donc
plus
de la
nez-v
avan
vous
je vo
nédié

bonne fois avec vous. Pour vos Jésuites , il faut les abandonner à la justice des Parlemens. Un homme qui les connoît bien , me disoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Pérou , & que leur Société a été le fléau des Rois & des Etats qui les ont soufferts. Il me seroit impossible de les servir ; mais quand même je le pourrois , je ne le voudrois pas : je vous le dis tout net. Il paroît qu'il ont mérité d'être détruits ; eh bien , qu'on les détruise. Je vous prie donc , Monseigneur , de ne me plus parler de cette affaire , & de laisser le Roi en paix : souvenez-vous que vous êtes sujet , avant d'être Evêque. Cependant vous êtes aussi mon Pasteur , & je vous demande votre sainte bénédiction.

S. P. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce sont des Evêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la Société. Je vois par-là qu'il y a dans le Royaume une ligne presque générale du Clergé pour la sauver , tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre , & cela avec raison. Je vais prier aussi ces Evêques de me laisser tranquille & de me donner leur bénédiction.

L E T T R E C L I.

Au Duc de BROGLIE.

Vous vous moquez de moi , M. le Duc , avec vos compliments. J'étois fort touchée de votre disgrâce , & je murmurois tout bas de voir un galant homme

me

me
que
& r
tête
se pa
Roi
la fin
tre m
de vo
j'ai di
n'a pe
toute
vez ,
car mo
fir font
mé. To
vois ne
ler de
éloges
d'Espag
bien en
fâchée
quittés
On lui a
Tom.

me mal avec son Prince , tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fièrement la tête , & se croient quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le Roi étoit fort prévenu ; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite & sur la lâche envie de vos ennemis. Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot , qui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute l'obligation que vous m'avez , ou plutôt que je vous ai , car mon devoir & tout mon plaisir sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois ne se lassent jamais de parler de vous avec les plus grands éloges , sur - tout l'Ambassadeur d'Espagne , qui se connoît très-bien en homme. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quittés pour aller en Danemarck. On lui a donné quelque sujet de

mécontentement , & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France , si l'on dégoûte les seuls hommes qui puissent lui faire honneur & la défendre ? Cependant il y a encore du remède à cela , s'il ne s'est pas engagé trop avant : on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous , M. le Duc , je vous le répète , je suis ravie de vous revoir parmi nous , favorisé , honoré & content , mais ne m'en remerciez pas davantage.

.

L E T T R E C L I I .

A M. d'ALEMBERT.

Vous m'avez fait plaisir en me faisant part de votre résolution au sujet de ce voyage chez

les
refu
mag
la pl
duite
tout
plus
jouir
trie
la rép
ses tra
ailleu
neurs
droien
lu que
vrage
trouve
fort &
là ont
disgrac
les trai
ce. Je
ami Vo
lui qui f

les barbares. Vous méprisez & refusez avec politesse des offres magnifiques, qui auroient ébloui la plupart des autres. Cette conduite est noble & généreuse : tout le monde l'approuve. Il est plus beau à un Philosophe de jouir en paix, au sein de sa patrie & dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquise par ses travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs qui, après tout, ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lu quelque chose de votre ouvrage sur les Jésuites, & je le trouve aussi bien écrit qu'il est fort & bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité leur disgrâce, & il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet, lui qui fait de si belles chose sur

tous les événemens qui se présentent. Je vous répète , en finissant ; que tout le monde loue & admire votre conduite , qui mérite d'être récompensée , & qui le fera.

Je suis , &c.

LE T T R E C L I I I .

A M. de VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y est beau , tout y est vrai , & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire , & pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas , & les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheu-

reux
que
par
m'a
par
dans
fition
fus p
morc
Roi ,
bien
biliter
cent v
ferois
ses Jug
cette
est fo
ferve
cette
Pou
Monfie
avec ta
votre à
les hon

reux Calas , je croyois d'abord que cette scène s'étoit passée parmi les Cannibales , mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse , dans une Ville où la sainte Inquisition a été fondée , & je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au Roi , qui en a été touché. Il est bien résolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi , je ne serois pas fâchée qu'on envoyât ses Juges aux galeres. On dit que cette bonne Ville de Toulouse est fort dévote : Dieu me préserve d'être jamais dévote de cette maniere !

Pour revenir à vous , mon cher Monsieur , peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge ? Continuez à instruire les hommes , ils en ont bien be-

soin : pour moi , je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le Roi & pour moi. Un homme voulut m'affurer que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne pouvoient être de vous , parce qu'ils étoient mauvais , & que je ne vous avois jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je pense de votre génie & de votre justice. Je pardonne volontiers à mes ennemis : mais je ne pardonne pas si aisément aux ennemis du Roi , & je ne serois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers passât quelque temps à Bicêtre , pour pleurer ses péchés , ses calomnies & sa mauvaise poésie.

Est il vrai que vous avez été dangereusement malade , & que vous avez reçu les sacremens

ave
J'a
ave
pla
bon
eue
ligi
fair
la h
gere
difo
péch
que
moi
lui
disc
Apo
j'ap
très
plet
utile
Fran

avec une dévotion exemplaire ? J'appris cette première nouvelle avec douleur , & la seconde avec plaisir ; parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous sur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire , vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis. M. d'Argouge disoit à ce sujet : *Ah ! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fièvre.* Pour moi , je le grondai beaucoup , lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprends de votre santé me sont très-agréables: ma joie seroit complète , si je pouvois vous être utile à quelque chose , & voir la France plus heureuse.

 LETTRE CLIV.

A la Comtesse du BASCHI

JE vis hier , ma belle Comtesse , les tableaux exposés au Louvre : j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits , & pas un ne me plut. J'avoue ; en toute humilité , que ce n'est pas la faute du peintre : je suis seulement venue au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit ; & quelque force d'ame qu'on ait , on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime , qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse : quiconque soutient le contraire , ment , ou n'est qu'une bête.

A propos , j'ai reçu la visite

de l
 Fina
 amit
 bon
 Le r
 d'être
 ils le
 quatr
 réform
 à qui
 il pou
 an. M
 suis fo
 que j'e
 jours.
 qu'à e
 le Cor
 mémoi
 mises f
 jesté po
 en a se
 galant
 Mesdar
 sa poch

de la petite femme du nouveau Financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossièrement bon & sincère que j'aime tant. Le nouveau Ministre se pique d'être honnête-homme : hélas ! ils le font tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du Roi , à qui il demanda hier , combien il pouvoit en user de paires par an. Mais , dit le Roi , comme je suis souvent à cheval , je crois que j'en use bien une en trois jours. Cela ne monte en tout qu'à environ dix douzaines , dit le Contrôleur : eh bien ! voici le mémoire des culottes qu'on a mises sur le compte de votre Majesté pour l'année dernière ; il y en a seulement 900 paires. Ce galant homme alla ensuite chez Mesdames de France , & tira de sa poche quelques paires de gants

blants , en leur demandant comment elles les trouvoient. Ils sont fort beaux , dirent les Princesse. Fort bien , reprit le Contrôleur : ils ne me coûtent que vingt sols la paire ; les vôtres en coûtoient cinquante : j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez , ma chere , que cet homme commence bien ; mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes , ou des gants. On tâche de faire des emprunts : mais les Francais n'ont rien à prêter , & les Etrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu : il n'y a plus d'hypotheques , ni de fonds libres pour la sûreté des prêteurs. Laval disoit hier qu'un Général Portugais ayant besoin d'argent , s'adressa à des marchands qui lui prêterent deux cents mille pistoles sur sa barbe. Je ne fais combien d'estime les

H
po
fui
pa
ga
ten
né
am
col
qu'i
la c
au g
qu'il
nous
dans
soit
gnoi
la m
foien
tes f
ne pu
pou
toujo
tique

Hollandois , par exemple , ont pour la barbe du Roi , mais je suis bien sûre qu'ils ne voudroient pas prêter vingt ducats sur ce gage. On parloit il y a quelque temps de pendre les fermiers généraux : mais ils ont de puissans amis , qui disent qu'ils sont les colonnes de l'État ; d'autres disent qu'ils soutiennent l'État , comme la corde qui soutient un misérable au gibet : qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain , c'est que nous sommes dans l'abjection & dans la misere. Autrefois on haïsoit la France , mais on la craignoit : à présent on la hait & on la méprise. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques , je ne puis , ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes lettres ont presque toujours un mauvais air de politique , qui seroit fort ennuyeux

pour tout autre que pous vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait ravage ici depuis quelque temps : elle a tué vingt personnes en quinze jours , & en a défiguré cinquante autres. Gardez - vous donc bien d'apporter ● présent votre beau visage ici : j'aimerois presque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embrasse , ma tendre amie ; tâchez de vous consoler de ne me pas voir ; & si vous trouvez ce secret , ne manquez pas de m'en faire part. Adieu , &c.

LETTRE CLV.

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un garde du corps

co
da
da
tier
On
tion
son
c'êt
vaif
le p
part
ture
répa
enco
à dé
que
Il fau
étoie
homi
donn
coute
dang
cluro
été e

couvert de sang & de blessures dans son poste. Eh! qui l'a mis dans cet état, dites-vous? Patience, Madame, & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins. Il répond que c'étoient deux hommes de mauvaise mine qui vouloient forcer le passage, & pénétrer dans l'appartement du Roi. Cette aventure a paru bien étonnante, & a répandu l'alarme par-tout. On l'a encore interrogé, & à la fin on a découvert par ses réponses, que son assassin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux, tout le monde concluroit que la vie du Roi avoit été en grand danger; qu'on ad-

mireroit & qu'on récompenseroit son courage & sa fidélité. Mais il se trompoit: on a jugé cette affaire singulière d'une si grande importance, par les suites fâcheuses qu'elle auroit pu avoir, qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous ses Camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme étoit fou, & qu'il seroit peut-être cruel de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maisons. Mais d'autres pensent tout autrement, & ils sont les maîtres (*).

L'écrin que vous m'avez envoyé, est charmant: je m'amuse à le remplir, quoique je n'aie déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à

(*) Le pauvre Latouche fut pendu.

prop
que
beau
taille
foule
paroi
l'en e
diffic
riter.
honn
grand
conve
qu'elle
diffère
est tou
réserv
sympt
reuse,
ressou
déplai
qu'il n
un ma
vieille
riages

propos d'aimer , c'est votre fille que j'aime plus que votre écrivain : beaux traits , beaux yeux , belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs , dont elle ne paroît pas faire grand cas ; & je l'en estime davantage , car il est difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche , aimable & d'une grande maison , qui pourroit lui convenir. Je ne pense pas même qu'elle le voie avec la même différence que les autres ; car elle est toujours fort sérieuse & fort réservée avec lui. C'est-là un symptôme de la maladie amoureuse , autant que je puis m'en ressouvenir. Si ce parti ne vous déplaisoit pas , j'ai dans l'esprit qu'il ne seroit pas difficile de faire un mariage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages , & vous voyez par mon

humeur, que je suis presque du nombre. Je m'en console assez aisément, sur-tout parce que je vous aime : le plaisir solide de l'amitié dédommage bien les turbulens délices des passions. Adieu, ma chere; aimez-moi toujours bien de votre côté.

L E T T R E C L V I .

A la même.

AUssi-tôt que vous aurez lu cette lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carrosse, & d'aller chez la Marquise de Laval. C'est encore une emplette : est-ce que je ne serai jamais lasse de faire des emplettes ? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de songer à ce qu'elle fait bien, tandis qu'il est

enco
que
pas,
dépe
va no
ce qu
ra, e
taille
person
nera s
encore
Est-
aux e
pauvre
en a h
cela n'
endroit
plaisir
noissez
eh bien
mille é
bonne l
profite
done to

encore temps. Elle vous dira ce que c'est : mais ne me grondez pas , si vous désapprouvez cette dépense. Le maigre Ambassadeur va nous quitter ; & personne , à ce que je pense , ne le regrettera , excepté son boucher & son tailleur : il n'a ni l'esprit , ni la personne aimable. Le Roi lui donnera son portrait : on ne fait pas encore qui lui succédera.

Est-il vrai que le Comte va aux eaux de Plombiers ? Le pauvre homme ! je le plains s'il en a besoin , & encore plus si cela n'est pas. On va dans ces endroits - là , plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connoissez un certain M. le Riom : eh bien ! il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon ; mais qui est-ce qui profite des bonnes leçons ? Faites donc tous vos efforts pour rom-

pre ce voyage, s'il n'est pas absolument nécessaire. Le gros bœuf est bien malade : on espere qu'il mourra : il vit trop longtemps pour sa propre famille & les honnêtes gens. Savez - vous que la grosse Duchesse est arrivée, celle qui court seule toute l'Europe comme un grenadier ? En vérité la nature s'est trompée en la faisant ; car c'est une homme que cette femme-là. Elle vit le Roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ses voyages, & si Londres étoit plus beau que » Paris. » Sire, dit-elle, il n'y a » pas de belles maisons à Londres ; » mais il y a quantité de belles » rues, & de beaux visages, sur- » tout parmi les femmes. Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle a déjà vue deux fois, & elle nous promet une relation de ses voyages. Cela fera cu-

rien
Do
je v

JE
Je v
pour
Si v
dév
terre
l'app
voir
moin
d'hon
Roi :
pour
rien
monc
est la
tres M

(235.)

rieux. Je suis obligée de finir ici.
Donnez-moi pourtant un baiser ;
je vous en rendrai mille , &c.

LETTRE CLVII.

A la même.

JE suis bien fâchée contre vous.
Je vous attendois cette semaine :
pourquoi n'êtesvous pas venue ?
Si vous saviez l'ennui qui me
dévore le cœur dans ce *Paradis*
terrestre , comme les ignorans
l'appellent , vous viendriez me
voir , sinon par inclination , du
moins par charité. Il n'y a pas
d'homme qui soit aimable que le
Roi : tous les autres font pitié :
pour les femmes , je n'en veux
rien dire ; cependant tout le
monde les court. la galanterie
est la folie des Français : les au-
tres Nations savent aimer. Mais ,

en parlant d'aimer , je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne fait pas ce que je veux dire ; c'est l'innocence même. Elle est devenue tout-à-coup sérieuse , grave ; & souvent je lui vois des yeux qui paroissent avoir pleuré. Au reste , le jeune-homme que je soupçonne a du mérite , & ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié est une belle chose , puisqu'elle met , pour ainsi dire , la même ame en deux corps.

La pauvre Ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des représentations inutiles au sujet de la démolition de son port : il faut que le traité de paix s'exécute : quelle pitié ! Les Anglois parlent déjà de guerre : les uns parient qu'elle se fera en six mois , d'autres en un an. C'est

l'usage
rie a
voic
qu'on
Angl
fachi
reur
qu'il
rendr
il doit
& les
des an
Son an
elle e
fans d
nues ;
la pau
Voilà ,
glois é
cepenc
raisonn
Il se
coup d
au Can

l'usage de ce peuple fou : on parie au lieu de raisonner. Mais , voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers Anglois. Il faut donc que vous sachiez , Madame , que l'Empereur hait les Français à la mort ; qu'il veut ravoir la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place : il doit encore conquérir l'Alsace & les trois Evêchés , comme des anciens domaines de l'Empire. Son armée est déjà en campagne , elle est auprès de Trèves , où sans doute elle est tombée desnues ; & tout cela va fondre sur la pauvre France au printemps. Voilà , Madame , ce que les Anglois écrivent, & ce qu'ils croient : cependant ils se disent sages & raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada : les Sauvages aiment

toujours les Français, & font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de Nation qui possède si bien l'art de se faire haïr que les Anglois. Tant mieux : ils feroient trop dangereux, s'ils étoient encore aimables,

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours : main ne m'attendez pas, car ce ne seroit plus une surprise. Mon Dieu, le beau temps ! Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ! Adieu.

LETTRE CLVIII.

A la même.

VOS réflexions sur l'amitié sont excellentes, & mériteroient d'être imprimées pour votre honneur & l'instruction des autres. Les

hom
ble
céré
exer

O
Com
hom
pens
tout
bassa
se de
Cour
perm
Amba
effets
partic
se : ai
fait b
on pa
cet e
ce Co
a solli

(*) C
de Lond

hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincèrement. Ils mentent : notre exemple seul prouve le contraire.

Oui certainement , j'ai vu le Comte de G... (*) ; c'est un homme qui parle mal , mais qui pense bien. Il est magnifique en tout , & on en veut faire un Ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos Courtisans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les Ambassades : j'admire ici les bons effets de la vanité C'est une folie particulière à la noblesse Française : ailleurs on sert , mais on se fait bien payer ; mais chez nous on paye pour servir : peut-être cet esprit est-il utile à un Etat. ce Comte donc part bientôt : il a sollicité l'honneur d'être mon

(*) Guerchi, depuis Ambassadeur à la Cour de Londres.

correspondant , & je lui ai accordé cette grace : ainsi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles , je me promenois hier seule avec notre petite fille dans mon parc ; il étoit presque nuit , & nous vîmes des choses effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc : c'étoit mon jardinier qui étoit en chemise. A vingt pas de-là nous apperçûmes un géant tout noir : c'étoit un grand arbre dépouillé de ses branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables : c'étoient les enfans du Suisse , qui s'amusoient à faire du tapage. Voilà , ma chere , quelles furent nos frayeurs : la plupart des craintes des hommes ne sont guère moins ridicules.

Est-il vrai que la Place de Louis XV soit aussi belle qu'on le dit ? Je n'ai pas eu le temps
de

J
E
relle
7

de la bien voir. On va la dédier, mais c'est au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Est-il vrai que le petit Duc s'est avisé de me haïr & de mal parler de moi ? Voilà encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liste. Est-il vrai que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me suffit ; malgré le torrent de haines, d'impertinences ; & d'horreurs que j'essuie tous les jours, si vous me restez fidele, je ne ferai pas à plaindre ; recevez, ma chere, le baiser le plus tendre de votre amie.

Je suis, &c.

LETTRE CLIX.

A Madame de NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere Duchesse. Elle

Tome II.

L

a tort & vous n'avez pas raison. Il faut avoir de la complaisance & des égards dans le monde, sans quoi la vie est un pesant fardeau pour nous & pour les nôtres. Chacun a ses foiblesses, & les femmes sur-tout : supportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, si nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La duchesse est fiere, prompte & étourdie; mais elle a le cœur bon, & je crois que sa faute est involontaire. Je veux absolument vous réconcilier & vous faire embrasser : ces petites guerres de femmes sont toujours ridicules, & font rire les hommes, qui en pareil cas se coupent bravement la gorge sans s'amuser à disputer & à crier.

Le Nonce doit faire son entrée cette semaine : j'y enverrai la petite St. Ives, qui est fort

U
ma
fair

curieuse de voir ces petites choses. Voulez-vous bien, ma chere Dame, vous en charger, & me la ramener ensuite à Belle-vue, où nous passerons la soirée aussi agréablement que des femmes peuvent faire. Je vis hier le petit Comte; il est bien joli; il me fait toujours souvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de son air. Je vous salue de tout mon cœur: aimez tout le monde & ne vous fâchez contre personne; car la colere est fort mauvaise pour la santé.

Je suis, &c.

LETTRE CLX.

A la Comtesse de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse & bon visage à

L ij

des personnes que ja hais ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite Duchesse. Ah! quelle affommante créature! Comme elle grassèye, comme elle languit! on diroit qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs, & se regarder au miroir. Il m'a fallu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie est détestable: venez bientôt m'embrasser & me consoler. Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus; tandis qu'elles negligent leur esprit, qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être

b
re
be
fe
tin
l'e
sen
vou

JE
la M
amie
triga
ration
je lui
d'autr
& de
bien n
noître

belle, & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modestie, & qui plaisez sans chercher à plaire, continuez de donner à notre sexe l'exemple de la sagesse & du bon sens, & aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.

LETTRE CLXI.

A la même.

JE connois donc enfin Madame la Maréchale. Je cherchois une amie, & n'ai trouvé qu'une intrigante sans esprit & sans modération. Elle a voulu me détruire: je lui pardonne, & ne lui ferai d'autre mal que de la mépriser & de l'éviter. Ma situation est bien malheureuse! Je ne puis connoître mes amis, ni mes enne-

mis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs , la même politesse & le même langage . • Ah ! que je hais ce monde bas & flatteur ! J'aimerois bien mieux l'honnête franchise des sauvages , qui aiment ou haïssent ouvertement . Parmi nous , on rampe , on caresse , on embrasse ceux qu'on veut perdre ; & tout cela s'appelle le bel usage du monde chez le peuples civilisés . Vous , ma chere , vous êtes presque la seule qui me consoliez de toutes ces miseres

LETTRE CLXII. & dernière.

• *A la même.*

J'Arrivai hier de Fontainebleau , triste , abattue , de mauvaise humeur : la chose la plus agréable pour moi est de vous écrire . Je

n'
te
fi
av
les
les
mo
tua
jam
son
n'y
bitie
liqu
bon
cour
dom
très-
de
rend
plus.
de de
me f
Princ
moi c

n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie : je ne fais cependant si vous recevez mes confidences avec le même plaisir que je vous les fais : mais j'ai besoin de vous les faire, pour soulager un peu mon cœur. Quelle est donc la situation des grands ! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, & ne sont heureux qu'en espérance : il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je suis toujours mélancolique, & souvent sans raison. Les bontés du Roi, les égards des courtisans, l'attachement de mes domestiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis ; tant de motifs, qui devoient me rendre heureuse, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la pensée de devenir femme de Roi, & je me flattois que le meilleur des Princes pouroit bien faire pour moi ce que son bisaïeul avoit fait

pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan : la grande (*) Dame, & le petit (†) Normand vivoient encore. Voilà, ma belle comtesse, les chimères qui ont long-temps amusé ce cœur foible, qui n'aime presque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaisoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maison de Paris : eh bien ! cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Bellevue est charmante, & il n'y a que moi qui ne la puisse souffrir. Des personnes charitables me rapportent tous les jours l'Histoire & les aventures de Paris : on croit que j'écoute ; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus, je suis morte

(*) La Reine.

(†) M. le Normand d'Etioles son mari.

avant
n'est
mond
vie am
pubilq
cabine
guerre
ennem
tout, d
verner
qu'en
Roi, s'
de voul
à Mada
le monc
plicité
mais m
autre pr
au Con
rable p
sans inc
projet é
cent mil
core de c

avant mon temps: mon Royaume n'est plus de ce monde. Tout le monde conspire à me rendre la vie amere: On m'impute la misere pubilque, les mauvais plans du cabinet, les mauvais succés de la guerre & les triumphes de nos ennemis. On m'accuse de vendre tout, de disposer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'en bon vieillard au dîner du Roi, s'approcha de lui, & le pria de vouloir bien le recommander à Madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la simplicité de ce pauvre homme: mais moi, je ne riois pas. Un autre présentail y a quelque temps au Conseil, un Mémoire admirable pour trouver de l'argent sans incommoder le peuple: sont projet étoit de me prier de prêter cent millions au Roi. On rit encore de ce beau plan; mais moi,

je ne riois pas. Cette haine & cet acharnement général de la nation me font bien sensibles: ma vie est une mort continuelle. Je devois sans doute me retirer de la Cour; mais je suis foible, & je ne puis ni la souffrir, ni la quitter. J'en- vie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi: & , s'il se peut, donnez-moi quelques consolations.

*Fin de la quatrieme & derniere
Partie.*

et cet
tion
e est
y rois
our;
puis
'en-
on-
& ;
ques

iere

